

LES ENVOLES

BEUCHER / Août 93

LES ENVOLES

Comédie l'Agare

Clovis Michaux
Jacques.....son fils
Marthe..... sa belle-soeur
Antoine Grange
Catherine..... sa femme
Théo..... philosophe de bistrot
Joseph..... acolyte de bistrot
La Vieille
Deux policiers

Dans un petit village de la Sarthe
A la fin du mois de février

PREMIERE PARTIE

I
Le café d'Antoine Grange
Théo et Joseph, assis à une table
Antoine lit le journal

JOSEPH : On voit tout le monde souffrir des pieds cet hiver !

THEO (lisant un livre) : ...

JOSEPH : Le ciel est bien trop bas !

THEO (lisant son livre) : Hmm !

JOSEPH : Regarde Claude ! Un mois qu'il est pas sorti de chez lui !

THEO (lisant son livre) : Ah oui...

JOSEPH : C'est à se demander ce que fait le bon Dieu !

THEO (lisant son livre) : Ça !

JOSEPH : Théo !

THEO (lisant son livre) : Quoi ?

JOSEPH : Qu'est-ce que tu en penses ?

THEO (fermant son livre) : C'est physique ! Il reste allongé... alors à force la circulation finit par se lasser. Le sang se raidit ! Il vient bien jusqu'au bout des doigts mais pour aller jusqu'aux pieds c'est plus loin, c'est trop loin ! Alors le sang se fatigue et s'arrête avant d'être arrivé, ce qui fait que les pieds sont moins irrigués que le bout des doigts et asphyxiés ils blanchissent de ne plus respirer ! Tu comprends ? Mais le temps qu'il fait n'a pas grand rapport...

JOSEPH : Ah !

THEO : Ce qui le rend malade le Claude là serait plutôt le temps qui passerait trop vite !

JOSEPH : Comment là ?

THEO : Il devient vieux !

JOSEPH : Le temps qui passe, le temps qu'il fait, moi j'ai jamais vu grande différence

THEO : C'est pourtant simple ! Le temps qu'il fait c'est dans le ciel et le temps qui passe...

JOSEPH : C'est dans les jambes !

THEO : Voilà !

JOSEPH : Oui enfin... chaque saison a ses raisons et cet hiver c'est les pieds !

THEO : Alors crois ce que tu veux Joseph mais laisse le ciel en dehors de tout ça ! (il reprend sa lecture) D'accord ?

JOSEPH : Théo !

THEO : Quoi ?

JOSEPH : Non, non, rien ! A la tienne !

THEO (levant son verre) : A la tienne Joseph !

ANTOINE : Vendredi 19 le directeur de l'agence des Assurances de l'Ouest du Mans a été écroué par le juge Marchand pour l'affaire de dilapidation concernant le rachat par l'Etat de la société panaméenne Io. Lors de la conférence de presse le juge a bien confirmé que toute cette affaire avait pu être dévoilée par l'escroquerie montée au sein même de l'affaire par un inconnu qui, en se faisant passer pour un intermédiaire a réussi au passage à détourner cinq millions de francs.

JOSEPH : En tout cas les cinq millions, c'est pas dans ma poche qu'ils sont !

THEO : Un ange passe

ANTOINE : Qu'est-ce que tu en ferais si tu les avais ?

JOSEPH : Moi ! Je prendrais l'avion, le premier qui s'envole. Il m'emmènerait où il voudrait et je recommencerais ma vie là où il atterrirait. Tiens, à Majorque pourquoi pas ! Palma de Majorque !

THEO : Je ne sais pas où j'irais mais je ne serais sûrement pas en peine si je les avais !

ANTOINE : Cela dit, on pourrait tout aussi bien rester ici personne ne viendrait nous y chercher

THEO : Ça c'est sûr qu'on serait tranquille mais d'un autre côté on se demande ce qu'on pourrait bien faire ici avec tant de millions à dépenser ?

JOSEPH : On pourrait boire des cassis jusqu'à la fin de l'éternité !

THEO (levant son verre) : Tiens !

ANTOINE : Deux autres ?

JOSEPH : Oui, oui !

(Antoine les ressert)

THEO : Je suis en train de penser... Est-ce que tu as entendu parler du fils de Clovis ? Il paraît qu'il revient par ici.

ANTOINE : Jacques !

THEO : Oui, tu sais quelque chose ?

ANTOINE : Non, mais là m'fatonne. Catherine serait au courant. Elle ne m'a rien dit.

JOSEPH : Ca fait combien de temps maintenant qu'il est parti ?

ANTOINE : Je dirais trois ans

JOSEPH : Ah oui c'est là !

THEO : Tu le connais bien ?

ANTOINE : Oh c'est surtout Catherine, ils ont grandi ensemble. Moi quand je l'ai connu il s'apprêtait d'aller partir

JOSEPH : C'est quand il s'est engagé dans la marine ?

ANTOINE : Oui, mais personne n'a jamais su pourquoi il avait eu cette idée là. Je me souviens juste avant qu'il parte la soirée qu'on avait passé ensemble avec Catherine, il n'arrêtait pas de parler du tour du monde. Le tour du monde ! Je vais faire le tour du monde ! On ne comprenait rien à ce qu'il racontait mais qu'est-ce qu'on a ri ! Et le lendemain il est parti, comme là, sans un mot, sans rien, envolé ! On n'a jamais su pourquoi. Non, c'est sa tante qui nous a raconté son histoire d'engagement dans la marine, mais elle non plus n'a jamais su pourquoi il était parti, enfin je ne crois pas

THEO : Et depuis trois ans personne n'a jamais eu de nouvelles ?

ANTOINE : Non même quand sa mère est morte sa tante n'a jamais pu le retrouver

JOSEPH : Tu parles d'une histoire !

THEO : Enfin il paraît qu'il revient

ANTOINE : Ca m'fatonne je t'assure, Catherine m'en aurait parlé

JOSEPH : Peut-être qu'elle n'en sait rien

ANTOINE : On n'aura qu'à demander à Clovis tout à l'heure

THEO : Tiens le voilà !

(Clovis entre)

CLOVIS : Bonjour tout le monde !

ANTOINE : Salut Clovis !

THEO et JOSEPH : Salut Clovis !

CLOVIS : Ca va ?

ANTOINE : Qu'est-ce que tu prends ?

CLOVIS : Donne-moi un cassis, le brouillard est en train de tomber j'ai besoin de voir clair ! (temps) Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme là ? C'est le brouillard qui vous met ces têtes là !

ANTOINE : On était en train de parler de Jacques

CLOVIS : Ah oui !

THEO : Il paraît qu'il revient ?

CLOVIS : Qui c'est qui t'a dit ça ?

THEO : Je ne sais pas, on le dit

JOSEPH : Alors c'est vrai ?

CLOVIS (il sort un télégramme de sa poche) : Tiens !

THEO (lisant) : Arrive jeudi matin au Mans. Jacques. L

JOSEPH : C'est tout !

THEO : S'il n'a rien écrit pendant trois ans, il ne peut pas s'être mis à tout d'un coup !

CLOVIS : Catherine n'est pas là ?

ANTOINE : Non, elle est sortie. Elle devrait rentrer bientôt maintenant

CLOVIS : Tiens remets-moi un cassis ! Vous voulez quelque chose ?

THEO : Un cassis !

JOSEPH : Oui, oui, moi aussi !

THEO : Alors ?

CLOVIS : Alors quoi ?

THEO : Tu dois être content !

CLOVIS : Pourquoi ?

JOSEPH : Ben ton fils !

CLOVIS : Mon fils a toujours été un idiot, c'est sûrement pas sa goguette autour du monde dans la marine qu'il aura changé quoique ce soit ! Alors qu'il revienne si il veut mais c'est sûrement pas moi qui irai le chercher. S'il croit que la terre s'est arrêtée de tourner pendant qu'il en faisait le tour, je peux te dire que depuis le temps qu'il est parti, il se met le doigt dans l'œil mais alors jusqu'à là !

JOSEPH : C'est sûr ! Moi je suis d'accord avec toi Clovis ! C'est sûrement pas parce qu'il est parti qu'il faut qu'il croie qu'on va l'attendre

THEO : Alors toi forcément !

JOSEPH : Je dis ce que je pense !

CLOVIS : Allez Antoine donne les cartes !

THEO : Comment ça ?

CLOVIS : Mon fils arrive jeudi et jeudi c'est demain ! Aujourd'hui c'est mercredi et mercredi...

JOSEPH : ... on coinche !

CLOVIS : Exactement ! Antoine, les cartes !

THEO : Tiens remets-moi un cassis !

(Joseph lave aussi son verre)

CLOVIS : Oui, oui !

(Antoine prépare les cartes, les ressert, s'assoit avec eux. La partie commence)

JOSEPH (levant son verre) : Allez ! Au retour de Jacques !

CLOVIS : C'est là coupe !

(Antoine distribue, Théo est avec Joseph, Clovis avec Antoine)

JOSEPH : Sûrement qu'il va avoir changé ! (temps) Peut-être même que tu ne vas pas le reconnaître du premier coup !

THEO : En face !

JOSEPH : Quand même, trois ans ! (temps) Et il n'a jamais donné de nouvelle ?

CLOVIS : Non, joue !

JOSEPH : Oui, oui... trêfle !

ANTOINE : C'est bon !

CLOVIS : Moi aussi !

(Ils commencent à jouer. Catherine arrive)

CATHERINE : Bonjour !

CLOVIS et THEO : Salut Catherine !

JOSEPH (pris par le jeu) : ... jour Catherine !

CATHERINE : Le brouillard est en train de tomber

ANTOINE : Oui, oui...

CATHERINE : J'ai vu ta soeur, j'ai dit qu'on passerait la semaine prochaine

ANTOINE : ... d'accord oui

CATHERINE : Elle va mieux. Le plus dur est passé maintenant. Non, vraiment elle n'a pas eu de chance... Et vous alors ? Toujours en train de lire l'avenir dans vos cartes !

THEO : Catherine !

CATHERINE : ThÄo ?

THEO : Ah !

CATHERINE (venant derriÄre lui) : Oh mais je vois, je vois... un grand fleuve, dfoŸ descendent serrÄes les barques des barbares avec Ä leur tÉte... oui cfest lui, cfest le roi ! Mais il nfest pas seul une femme est avec lui je la vois... en pleine guerre la femme qui soutient son roi, qui emmÄne les troupes de celui qufelle aime, cette femme cfest la reine !

JOSEPH : Atout !

ANTOINE : Ah mais Catherine !

CATHERINE : Oui mon chÄri !

ANTOINE : Mais on est en train de jouer Catherine !

CATHERINE : Ah oui vous enterrez qui ?

ANTOINE : Sfil te plaöt laisse-nous maintenant ! Atout !

CATHERINE : Oh lâ lâ ! Qufest-ce que vous Étes tristes aujourdfhui ! Ce doit Étre le brouillard !

ANTOINE : On nfest pas triste, on joue cfest tout ! Tu vois bien qufon est en train de jouer !

CATHERINE (sfen allant en chantant) : Et lfoiseau vole, vole, vole

THEO : Ah les bonnes femmes, les bonnes femmes !

ANTOINE : Quoi ? Qufest-ce qufil y a ?

THEO : Non, rien. Joue !

JOSEPH (Ä Clovis) : Tu ne lui dis pas ?

CLOVIS : Ah oui ! Catherine !

CATHERINE (revenant) : Oui

CLOVIS : Il y a un tÄÄÄgramme de Jacques

CATHERINE : Jacques !

CLOVIS : Oui, il arrive au Mans demain

CATHERINE : Cfest vrai ?

CLOVIS : Tiens ! (il lui donne le tÄÄÄgramme)

CATHERINE : Mais...

ANTOINE : Mais oui, mais oui... Clovis lui dira de passer. Allez laissez-nous maintenant, on verra ïa tout Ä lheure. (elle sort) Cfest Ä qui de jouer ?

THEO : A toi !

JOSEPH : En tout cas elle n'a pas l'air de savoir que Jacques revient demain

THEO : Non

ANTOINE : Ah je ne sais plus !

CLOVIS : Trêfle !

(Antoine joue, puis Joseph)

THEO : Alors voilà !

JOSEPH : Qu'est-ce qu'il y a ?

THEO : Mais il vient de couper !

JOSEPH : Ah merde !

THEO : Ah bah oui ! Alors il coupe coeur et toi tu lui donnes ta manille !

JOSEPH : Forcément !

THEO : Forcément quoi ?

JOSEPH : On n'arrête pas de parler, comment veux-tu jouer ?

CLOVIS : Ça c'est vrai !

THEO : Quand même !

CLOVIS : De toutes façons là ne change rien... atout et atout !

JOSEPH : Tu vois !

ANTOINE : Allez comptez vos points, là ira plus vite !

THEO (à Joseph) : Alors là !

JOSEPH : Oui, bon !

(Ils comptent les points, se resservent à boire, rejouent)

II

Sur la route
Une vieille femme marche
Dans le brouillard qui tombe

LA VIEILLE : Il faisait froid ! Ca pour faire froid il faisait froid ! Il faisait tellement froid qu'on se demandait même comment le printemps pourrait revenir tant l'hiver nous tenait par les mains ! Cette année là, le gel est descendu dans le sol tellement profond que personne n'avait jamais vu là, même pas les vieux ! Il n'y avait pas beaucoup d'oiseaux dans le ciel non plus. Ils s'élevaient en vol, ailleurs, vers des pays plus chauds, en tout cas là où ils pouvaient étendre leurs ailes, parce qu'ici !... Si nous aussi on avait pu s'envoler et partir avec eux, sûrement que peu d'entre nous seraient restés ici. Vraiment ! d'un coup d'aile on était dans le ciel ! Mais la terre est jalouse comme une mère, elle nous a gardé comme un dernier espoir. Après que les autres soient devenus comme de la fumée, on est resté. Et on peut dire maintenant, c'était une autre époque, lointaine, trop pour en parler, ceux qui l'ont vue ne l'oublie pas, ils ne sont pas prêts de l'oublier, ils partiront avec elle. Le temps peut bien passer ! Quand la peur est dans le ventre on grandit avec elle, on garde sa présence en dedans et le jour peut bien retrouver sa clarté, rien n'y change ! Rien, on n'arrive pas à oublier. On devient seulement un peu plus ce qu'on était déjà. Jean disait « La grande histoire peut bien poser son pied sur notre poitrine, nous serrer les épaules contre le sol, tant que nous sommes vivants, le vent peut encore se lever, il faut garder l'espoir ! » Il savait parler Jean. Quand il parlait tout le monde autour écoutait, mais quand même... On avait des fois bien du mal à respirer. Chacun se demandait combien de malheurs encore il devrait supporter, combien de temps encore le vacarme nous ferait taire. Et tout là dit, il fallait encore tenir ! Pendant tout ce temps on s'est accroché aux dernières forces qu'on avait, mais la force ne suffit pas toujours. Après l'hiver vient le printemps ! On finissait par se demander si la guerre dans sa tourmente n'avait pas bousillé le climat lui aussi. Le monde entier était devenu sourd. Personne ne voulait plus entendre, personne ne voulait plus voir, à force de nuit la lumière elle-même était devenue de la misère. Un homme ne peut pas vivre sans personne à qui parler sans personne qui le regarde, qui l'écoute. Chacun, dans son coin, on s'accrochait tous pourtant à ne pas oublier tout à fait qui on était. Un peu pour lutter contre le temps qu'on nous enlevait, un peu pour dire je suis toujours vivant, chacun se disait son nom à lui-même. Des fois des journées entières, inlassables, on rêpétait, on rêpétait... Comme le dernier maillon de la chaîne qui va de l'un à l'autre, la dernière force qui pouvait encore nous réunir, je suis... Il n'y a que ceux qui se taisent qui oublient, c'est peut-être pour cela qu'ils se taisent, pour oublier ! Comme on enfouit la part de soi-même qui ne veut pas répondre, même si la mémoire n'est jamais tranquille. On dit maintenant c'est du passé, il faut oublier, tout pardonner ! Comment est-ce qu'on oublie les gens qu'on a aimés ? Le temps qui change l'ombre des nuages sur la terre mais le soleil est toujours le soleil ! Chaque fois que je regarde, dans l'heure de la saison, chaque fois que je me tourne à l'horizon, la terre toute entière s'ouvre devant mes yeux mais c'est lui que j'entends respirer. L'amour ne s'oublie pas. Je suis dans ton souffle, la valse qui s'essouffle, je danse comme rit, le soleil dans le jour... (elle s'arrête, sort un carnet et écrit) Mercredi 24. 16h15. Le brouillard entortille la journée qui finit.

III

La maison de Clovis Michaux

Jacques puis Marthe

Fin de l'après-midi

Jacques, son sac encore à la main regarde autour de lui

Marthe, qui vient de dehors

JACQUES : La porte était ouverte

MARTHE : Jacques !

JACQUES : C'est moi, oui

MARTHE : Mais c'est demain... Qu'est-ce qui s'est passé ?

JACQUES : Rien, un train arrivait au Mans à cinq heures, c'est tout

MARTHE : Tu as pris le bus alors ?

JACQUES : Non, j'ai marché jusqu'ici après

MARTHE : Tu as bien fait. (ils s'embrassent) J'étais juste sortie ... Tu veux du café... il doit être chaud encore

JACQUES : Je veux bien oui. Comment ça va ?

MARTHE : C'est plutôt à toi qu'il faut le demander. Tu as fini alors ?

JACQUES : Oui

MARTHE : Depuis longtemps ?

JACQUES : Quelques jours seulement

MARTHE : C'est bien. Tu dois être content ?

JACQUES : Ça va oui

MARTHE (apportant le café) : Si il n'est pas assez chaud je vais le remettre. Tu veux du sucre ?

JACQUES : Merci non (temps. Marthe le regarde boire son café. Il s'arrête) La maison n'a pas l'air d'avoir tellement changé

MARTHE (sourire) : Oh non, pourquoi veux-tu...

JACQUES : Je ne sais pas, comme ça (temps) Tu es restée ici alors ?

MARTHE : Oui. Oh ton père va être furieux !

JACQUES : Pourquoi ?

MARTHE : Il voulait absolument aller te chercher à la gare

JACQUES : Ah oui !

MARTHE : Encore une de ses idées !

JACQUES : Il n'est pas là ?

MARTHE : Tous les mercredis il joue aux cartes chez Antoine avec Théo et Joseph. Tu sais il n'a pas changé lui non plus. Il rate toujours plus volontiers la messe que la manille ! Quelque soit le temps il va là-bas, il faut qu'il les retrouve. Mais tu veux peut-être aller le rejoindre ? Non ? Il n'est pas tard, ils y sont encore sûrement

JACQUES : Non je le verrai plus tard

MARTHE : Tu n'as pas tellement changé. On ne va pas l'attendre pour manger on ne sait jamais à quelle heure il rentre. C'est pour ça si...

JACQUES : Non je t'assure, c'est très bien comme ça

MARTHE : C'est comme tu veux... Maintenant vous aurez du temps, vous pourrez vous parler... c'est bien... tant mieux... je suis contente que tu sois là... Ton père aussi va être content (elle pleure)

JACQUES : ...

MARTHE : Excuse-moi c'est complètement idiot, je ne sais pas pourquoi...

JACQUES : Je n'ai pas changé alors !

MARTHE : Chagné ! Chagné ! Je ne sais pas... peut-être... trois ans... mais tu t'appelles toujours Jacques, c'est ça qui compte

JACQUES : Et lui comment va-t-il ?

MARTHE : Tu lui demanderas toi-même ! Moi je ne peux plus rien lui dire, un vrai sauvage ! Le médecin lui dit qu'il va bien, mais lui se plaint tout le temps ! Il a mal aux jambes, à la tête, aux mains... Comment veux-tu savoir ? À mon avis tant qu'il se plaindra il n'ira pas si mal, mais.... Et puis de toutes façons ce qui lui fait vraiment du mal, il n'en parle jamais alors...

JACQUES : Oui...

MARTHE : Il a du mal à se remettre. Il l'aimait beaucoup.

JACQUES : Je sais oui.

MARTHE : Il faut du temps. Pour tout le monde c'est comme ça.

JACQUES : Et toi ?

MARTHE : Oh moi ça va toujours !

JACQUES : Tu dis ça

MARTHE : Je dis je dis, oui mais bon ! On a chacun notre caractère. Il a le sien et j'ai le mien. J'essaie de le prendre comme il est et lui fait pareil avec moi. Je ne dis pas que c'est tous les jours facile mais finalement on arrive quand même à s'entendre, dans nos silences ! Et puis avec lui, Hélène est toujours un peu là et pour lui c'est un peu la même chose avec moi. Il a besoin de moi je crois

JACQUES : Toi ?

MARTHE : Moi j'ai besoin, de vivre ici alors !

JACQUES : Tu travailles toujours ?

MARTHE : Oui, oui ! Il n'y a plus beaucoup de monde mais je continue quand même. L'an dernier ils voulaient supprimer la petite classe, mais finalement ils l'ont gardée. Pas pour très longtemps je crois, tout le monde s'en va. Enfin tant que l'école existera je continuerai moi aussi. Mais je parle, je parle... et toi tu n'as encore rien dit. Tu me laisses parler pour pouvoir te taire mais maintenant c'est moi qui t'écoute

JACQUES : Je t'ai ramené là (il sort de son sac un petit coffret de bois précieux)

MARTHE : Ca vient d'où ?

JACQUES : Tahiti

MARTHE : Tahiti !

JACQUES : Oui j'ai voyagé

MARTHE : Tu as du en voir des pays !

JACQUES : Panama, la Réunion, Madagascar...

MARTHE : Dis donc !

JACQUES : J'ai fait deux fois le tour du monde

MARTHE : Qu'est-ce que tu faisais ?

JACQUES : Je m'occupais de la radio

MARTHE (rire): Tu devrais regarder la télé de ton père, elle est en panne

JACQUES : Si tu veux!

(temps)

MARTHE : Je ne voudrais pas t'embêter maintenant avec là mais... avant que ton père n'arrive... je voudrais... dis-moi Jacques, pourquoi est-ce que tu n'as jamais écrit ? (temps) Tu as reçu mes lettres ?

JACQUES : Oui... je... j'étais loin... je...

MARTHE : Lorsque ta mère est morte je ne savais même pas où t'inscrire. Je suis allée jusqu'à Toulon pour avoir de tes nouvelles. Là-bas on m'a dit que tu allais bien mais que tu venais de repartir qu'on te transmettrait mon message. On m'a dit aussi que sur le registre des appels tu avais écrit "sans famille", je ne l'ai pas dit à ton père, je crois qu'il n'aurait pas compris. Je t'ai écrit tous les mois, chaque fois je me demandais si tu recevais bien ma lettre, mais je me disais qu'il vaut mieux écrire que d'attendre à ne rien faire, alors je t'écrivais à nouveau sans attendre de réponse

JACQUES : Tu m'en veux ?

MARTHE : Même pas ! Mais je m'Étais pourtant jurÉe le jour oÙ tu reviendrais de te faire passer ta premiÈre nuit dehors, pour te faire pardonner tes silences

JACQUES : Et alors ?

MARTHE : Il fait trop froid ! Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

JACQUES : Je ne sais pas encore

MARTHE : Ta chambre est prÉte. Tu peux rester le temps que tu veux et mÉme si ton pÈre dit le contraire, je suis sÙre qu'il pense la mÉme chose que moi

JACQUES : Je verrai avec lui alors. Qu'est-ce que tu as ?

MARTHE : Non rien, je suis contente c'est tout. Tu sais quand on pense Ê quelqueun qu'on n'a pas vu depuis longtemps forcÉment on lui invente une vie

JACQUES : Alors ?

MARTHE : Je me disais que peut-Être tu serais revenu avec quelqueun

JACQUES : Non je suis revenu seul tu vois. Je vais aller faire un tour maintenant

MARTHE : Va, je prÉpare Ê manger. A tout Ê l'heure

(il sort)

IV

Le café d'Antoine
Clovis, Théo, Joseph puis Catherine
Dans la soirée

Ils sont ivres

CLOVIS : De toutes façons je suis prêt ! Le bon Dieu n'a qu'à venir me prendre
là maintenant tout de suite, je l'attends ! Depuis déjà bien longtemps je suis
prêt ! Hâlane... Ho ! les funambules ! Vous vous souvenez de ma femme ?
(approbation des deux autres) Hâlane, c'était ma femme. Elle était belle quand
elle était avec moi, nom de Dieu c'était elle était belle, mais elle ne doit pas
tellement avoir changé maintenant qu'elle est dans son ciel. Moi je veux bien
la rejoindre là tiens maintenant, seulement avec le nombre de prières que j'ai
de retard je ne suis pas prêt d'y arriver moi dans ce foutu ciel où c'est que
se mettent les anges ! Hâlane elle, elle était belle, tiens, comme la lumière du
soleil toute entière quand il se met debout ! (aux deux autres) Ça vous épate là
! Ouais ! Elle était belle pour durer la vie toute entière, si elle n'était pas
morte. De la maladie, on n'a jamais su. Un jour là vous prend comme là et
jusqu'à la fin on n'a rien pu faire que pleurer quand elle est morte. (il boit)
Et la seule chose qui me reste d'elle maintenant c'est lui, il y a bien Marthe
mais c'est pas la même chose, lui c'est mon fils. C'est un fils idiot mais
c'est quand même mon fils. Et il revient demain ! (il boit) Je vous salue Marie
pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les
femmes et Jésus... Jésus... Jésus le fruit de vos entrailles est béni, Sainte
Marie, Sainte Marie... Oh et puis je ne sais plus ! Un jour comme là il est
parti, sans dire au revoir ni quoi que ce soit monsieur a pris son sac et hop !
Sa mère était malade mais non il est parti quand même ! Il était même pas là
pour l'enterrer quand elle est morte ! (vers le ciel) Oh oui je sais tu lui
pardonne ! Mais moi si c'était à refaire, tiens je ferais moine. Plus de femme
et pas d'enfant ! Rien que le bon Dieu à qui causer ! (il lève son verre) A la
tienne ! (il boit)

(Catherine vient)

CATHERINE : Il est tard Clovis vous devriez rentrer

CLOVIS : Ah oui rentrer !

CATHERINE : Vous direz à Jacques de venir n'est-ce pas ?

CLOVIS : Mais oui la belle mais oui ! (aux deux autres) Oh les funambules ! Vous
dormez là ? Allez, et si on se retrouve devant le bon Dieu dans le même quart
d'heure, on fera mine de ne pas se connaître : faudrait pas que là ait l'air
d'un complot ! Allez, bonjour à la Solange !

(il sort, Théo et Joseph trinquent une dernière fois)

V
La fontaine aux arbres
Jacques, la Vieille
La nuit

JACQUES : Qu'est-ce que vous faites là ?

LA VIEILLE : Je regarde le ciel

JACQUES : Les anges qui s'envolent ?

LA VIEILLE : Orion est juste là, derrière vous. C'est l'hiver qu'on la voit le mieux, mais ce soir avec le brouillard

JACQUES : Vous semblez tout droit sortie d'un film en noir et blanc, qu'est-ce que vous cherchez ?

LA VIEILLE : Je vous fais peur ? Non, ne craignez rien, je ne suis pas une apparition de l'au-delà venue pour vous enlever. Prenez ma main. (elle lui tend la main) Alors ? Vous Êtes rassuré ?

JACQUES : Je me demande si je suis toujours en vie !

LA VIEILLE : Mais il ne tient qu'à vous !

JACQUES : Alors soit, je vis !

LA VIEILLE : Vous voyez !

JACQUES : C'est la première fois que je rencontre un vrai fantôme, je veux dire en chair et en os

LA VIEILLE : Alors ?

JACQUES : C'est très ressemblant

LA VIEILLE : Avec quoi ?

JACQUES : Avec l'idée que l'on peut s'en faire ! Comment vous appelez-vous ?

LA VIEILLE : Rose, mais maintenant plus personne n'emploie ce nom là

JACQUES : Comment est-ce qu'on vous appelle alors ?

LA VIEILLE : On dit la vieille

JACQUES : Quel âge avez-vous ?

LA VIEILLE : Je ne sais plus, j'ai oublié

JACQUES : Mais personne n'oublie jamais son âge !

LA VIEILLE : Pourtant...

JACQUES : Je m'appelle Jacques, j'ai vingt ans, j'ai grandi tout près d'ici

LA VIEILLE : A force de marcher tous les jours, de m'arrêter la nuit pour regarder le ciel, j'ai perdu le temps qui passe. Je suis devenue le jour, la

nuIt, un autre jour, une autre nuit, le jour la nuit le jour, mais je ne sais plus ce que sont les semaines, les mois ni même les années. Maintenant que je marche je ne peux plus m'arrêter

JACQUES : Vous êtes bien sûre de ne pas être une apparition ! Des fantômes qui ne savaient pas eux- mêmes qu'ils étaient des fantômes, là s'est vu ! Pas moi, mais je l'ai lu ! Qu'est-ce que vous faites ici si vous n'êtes pas une apparition ?

LA VIEILLE : Je vous l'ai dit : je regarde le ciel

JACQUES : Vous avez des enfants ?

LA VIEILLE : Non

(on entend au loin la voix de Clovis qui chante, temps)

JACQUES : C'est mon père, il rentre

LA VIEILLE : Vous ne le rejoignez pas ?

JACQUES : Je le verrai demain

LA VIEILLE : Parlez-moi de vous

JACQUES : Je m'appelle Jacques Michaux, j'ai vingt ans. Mon père s'appelle Clovis et ma tante Marthe. Il y a trois ans je suis parti d'ici et je ne suis jamais revenu depuis. Un jour je suis parti comme là sans rien dire à personne. C'était l'été, je voulais voir l'océan, je me suis engagé dans la marine. C'est tout. Il y a trois ans que je n'ai pas revu cet endroit, il n'a pas vraiment changé. Trois ans ne sont pas grand chose dans la vie d'un arbre mais pour moi, c'est comme si une vie toute entière s'était écoulée ici depuis que j'en suis parti. Peut-être est-ce moi qui ai changé ?

LA VIEILLE : Pourquoi est-ce que vous êtes revenu ?

JACQUES : Je ne sais pas. (temps) Pendant trois ans on n'a écrit rien, on ne croise personne du monde qui vous a vu grandir et puis un jour sans vraiment savoir pourquoi, il faut revenir, revenir ici, dans cette nuit, entre ces arbres. Un appel, un... je ne sais pas je ne trouve pas les mots. Je n'ai fait que suivre mon souffle. Le même qui m'avait fait partir aujourd'hui me fait revenir. Je ne sais pas ce que je suis revenu faire ici mais je ne pouvais que venir pour savoir que faire. Et maintenant sous cet arbre qui m'a vu grandir je suis debout et comme vous j'interroge le ciel, je suis prêt. Mais ce soir entre nous le brouillard manteau de la nuit, l'hiver que tout excise, expire son dernier souffle, lui aussi fait son temps avant l'or de l'avril... Pourquoi je vous raconte tout là ?

LA VIEILLE : Je suis là

JACQUES : L'histoire a besoin d'être dite c'est là ?

LA VIEILLE : D'être entendue aussi !

JACQUES : Et nous sommes là vous et moi, inconnus, pour la continuer

LA VIEILLE : Il nous faut devenir

JACQUES : Vous allez rester ici toute la nuit ?

LA VIEILLE : Un peu encore, j'aime la nuit

JACQUES : Je vous écoute mais je vous laisse. Il y a dans le centre du bourg un café, si vous n'y allez pas trop tard vous trouverez une chambre pour la nuit. Il y a trois ans il s'appelait le café d'Antoine mais je suis presque sûr qu'il y est encore. Vous y verrez Catherine aussi, ne lui dites pas que vous m'avez vu. Et puisque vous ne m'emportez pas ce soir, je vous dis à Dieu madame l'apparition

LA VIEILLE : Et moi bonne nuit monsieur le visiteur

JACQUES (montrant le lieu) : Je vous laisse mon enfance, parlez-lui chaudement, ici c'est encore l'hiver

(il s'en va, elle reste seule et ouvre son carnet)

LA VIEILLE : Les premiers jours j'avais du mal à marcher ! Je m'arrêtais souvent reprendre mon souffle pour avancer plus loin, mais comme le froid me gelait jusque dans les os, il fallait que je reparte très vite, pour me réchauffer. Alors je marchais. C'est comme là, petit à petit, sans même vraiment m'en apercevoir que je suis arrivé jusqu'à mon premier jour de marche tout entier. Du lever du soleil et jusqu'à son coucher, j'avais marché comme les heures passent et embrassent la journée. Et puis quand le soleil avait disparu derrière les arbres, la nuit était venue et moi aussi je me suis assise. Sans du tout savoir où j'étais, je regardais le ciel. La première étoile venait d'apparaître, et puis les autres sont venues, un peu après. Je les ai regardées s'allumer toutes, les unes après les autres. Elles faisaient dans le ciel comme les lauriers d'un grand bal allumés pour une grande fête. Et puis elles se sont mises à danser, toutes, dans le souffle du vent, du ventre de la nuit du ciel, je les regardais... (temps) Le lendemain, un autre jour, je reprenais ma route et je marchais le jour tout entier dans la force du souffle qui me poussait vers demain, jusqu'à un autre jour, une autre nuit (elle écrit dans son carnet) Mercredi 24. 23h45. Orion dans le bleu l'ager de la nuit que le brouillard maquille (elle ferme son carnet et se lève)

(elle s'en va)

VI

Le café d'Antoine
Catherine puis Antoine
Dans la nuit

Catherine lit la lettre que lui a laissée Jacques quand il est parti
Silence. Catherine reste dans la pénombre. Antoine vient

ANTOINE : Qu'est-ce que tu fais ?

CATHERINE : Rien, je réfléchissais

ANTOINE : Dans le noir ?

CATHERINE : Oui

ANTOINE : Tu viens te coucher ?

CATHERINE : Oui j'arrive

(temps)

ANTOINE : Ils m'épuisent avec leur manille, je suis crevé. Tu veux de l'eau ?

CATHERINE : Non, merci

ANTOINE : J'esp re que Clovis est bien rentr . Avec le brouillard qu'il y a ce soir on ne voit rien du tout (il regarde par la fenêtre) même pas à dix m tres. (il se sert un verre d'eau) Tu parles d'une histoire ! Sacré Clovis ! Il a beau faire le fier, je voudrais bien être là demain quand il va retrouver Jacques. Tout de même trois ans !

CATHERINE : Oui

ANTOINE : Quand sa femme est morte, tout le monde a cru qu'il ne s'en remettrait jamais et puis finalement il est toujours là, solide comme un roc ! Tout de même je voudrais bien savoir ce qu'il pense de tout ça tout au fond de lui-même. Enfin !... Je vais au Mans demain matin, tu n'as besoin de rien ?... Catherine !

CATHERINE : Oui, oui... non

ANTOINE : Tu verras sûrement Jacques avant moi demain, dis -lui de passer demain soir

CATHERINE : Oui (frisson) J'ai froid

ANTOINE : Qu'est-ce qu'il y a ?

CATHERINE : J'ai peur Antoine, je ne sais pas pourquoi, serre-moi

ANTOINE : Mais qu'est-ce que tu as ?

CATHERINE : Je ne sais pas

ANTOINE : Enfin Catherine tu es toute p le. C'est à cause de Jacques c'est ça ? C'est son retour qui te met dans cet état l  ?

CATHERINE : Il est parti depuis trois, il n'a jamais donné de nouvelles et il revient comme là presque à l'improviste. Qu'est-ce qui va se passer ?

ANTOINE : Oh là là ! C'est là qui t'inquiète ! Mais enfin Catherine ! Qu'est-ce que tu crois ? Qu'il t'a oubliée ? Mais on n'oublie pas comme là les gens qui vous aident à grandir ! Et puis vous n'êtes plus des enfants maintenant, tout se passera bien. Qu'est-ce que tu veux qu'il vous arrive.

CATHERINE : Je ne sais pas

ANTOINE : Allez ! Aie confiance un peu !

CATHERINE : Oui

ANTOINE : Tout se passera bien

CATHERINE : J'espère

ANTOINE : Mais j'en suis sûr

CATHERINE (sourire) : C'est bête non !

ANTOINE (très affectif) : Terriblement !

CATHERINE : Tu as sans doute raison. Mais l'oubli existe lui aussi. J'ai peur qu'il prenne ma mémoire et me laisse toute seule comme l'absent qui dort dans le lit trop grand pour lui. Pourquoi est-ce qu'on oublie ? Sans le savoir je suis peut-être en ce moment là maintenant en train d'oublier un instant ou quelqu'un qui a compté très fort mais qui aujourd'hui n'aurait plus de place, j'oublie et je ne le sais même pas. Et quand on me dira tu te souviens ? Je dirai simplement : j'ai oublié. Nous avons sans doute trop de souvenirs pour que notre mémoire les garde tous... le croisement de chaque jour, de chaque instant, des gens et puis des rencontres, on garde telle image plutôt que telle autre, tel instant. Quelqu'un en nous fait le tri, arrange notre mémoire à sa guise, je suis ce quelqu'un et je ne m'en rends même pas compte. Pourtant je dis encore je me souviens... les racines de l'arbre où coule la rivière, profonde profonde, coule son murmure. Du profond de la nuit à la clarté du jour, mes mains sont des oiseaux qui volent dans le ciel un morceau de l'azur, un rayon de soleil. Le ray de la lumière qui tire sous la porte de la chambre de l'enfant qui vient de s'endormir...

ANTOINE : Catherine

CATHERINE : Ce n'est rien, je pensais à autre chose

ANTOINE : Rien n'est jamais simple alors ne rends pas les choses plus compliquées encore

CATHERINE : Oui tu as raison, nous verrons demain

ANTOINE : Viens te coucher maintenant, je me lave tout

CATHERINE : Dis-moi Antoine, est-ce que tu crois que nous sommes heureux ?

ANTOINE : Viens maintenant, tu es fatiguée, moi aussi, allons nous coucher

CATHERINE : Non réponds-moi. J'ai besoin de savoir si notre vie est pleine et entière, dis-moi

ANTOINE : Mais pourquoi tu poses toujours des questions impossibles è des heures qui n'fèn sont plus ! Qu'fest-ce que tu veux que je te rÄponde ! Est-ce que notre vie est pleine et entiÅre ? Mais qu'fest-ce que j'fèn sais moi ! Ecoute, j'f aime la femme qui m'f aime et pour moi c'fest d'Äjê beaucoup, alors le reste ! Maintenant je suis fatiguÄ, alors ou tu restes ici ou tu viens avec moi mais moi je vais me coucher d'faccord !

CATHERINE : Excuse-moi

ANTOINE : Oui, allez viens !

(on frappe, Antoine va ouvrir)

LA VIEILLE : Bonsoir. Je sais qu'il est tard mais j'fai vu de la lumiÅre. On m'fa dit que vous aviez des chambres pour la nuit. Je peux entrer ?

ANTOINE : Entrez !

LA VIEILLE : Bonsoir madame

CATHERINE : Bonsoir

DEUXIEME PARTIE

I

La maison de Clovis Michaux
Clovis, Marthe puis Jacques
Le lendemain matin

CLOVIS (sombre) : Tu devrais peut-Être aller le rÄveiller ! Pourquoi est-ce qu'il est arrivÄ hier ? C'est aujourd'hui qu'il devait arriver pas hier, aujourd'hui ! (temps) Ou est-ce qu'il t'a dit ? Il t'a dit pourquoi il Ätait revenu... Marthe... va le rÄveiller !

MARTHE : Il est fatiguÄ, tu peux le laisser dormir un peu non

CLOVIS : FatiguÄ ! Est-ce que je suis fatiguÄ moi !

MARTHE : Tout le monde n'a pas ta rÄsistance physique !

CLOVIS : Pourquoi tu dis Äa ? Marthe, Äcoute-moi ! Pourquoi tu dis Äa ?

MARTHE : Tu sais trÄs bien pourquoi je dis Äa !

CLOVIS (temps) : Tu deviens complÄtement folle ma pauvre fille ! Oh lâ lâ ! Si on ne peut mÄme plus boire un coup sans que le ciel vous tombe sur la tÄte le lendemain matin ! J'Ätais mÄme pas saoul ! Je discutais, voilÄ ! Je discutais avec... (il regarde le ciel) et puis non rien, tu m'Änerves ! Maötresse d'Äcole ! Tu restes lâ Ä dire, Ä dire... et quand tu dis rien c'est encore pire ! De toutes faöons, c'est aujourd'hui qu'il devait arriver pas hier ! Aujourd'hui !

MARTHE (ne l'Äcoutant plus) : Tu veux encore du cafÄ ?

CLOVIS : Oui, je veux bien. J'ai mal Ä la tÄte

JACQUES : Bonjour

MARTHE : Bonjour Jacques

CLOVIS (sombre) : Bonjour

JACQUES : Ca va ?

MARTHE : Et toi ? Tu as bien dormi ?

JACQUES : TrÄs bien oui (Ä son pÄre) Je suis rentrÄ tard hier soir, je savais que je te verrai ce matin. Ca va ?

CLOVIS : Oui, oui

MARTHE : Le cafÄ est chaud

JACQUES : Merci

MARTHE : Si tu veux du pain...

CLOVIS : Il va faire beau ! Il faut que j'aille Ä la baie des Forges

JACQUES : Je peux venir avec toi si tu veux

CLOVIS : Non, non prends ton temps

MARTHE : Je vais faire les courses

CLOVIS : C'est là, c'est là ! Va faire tes courses!

MARTHE : A plus tard

(Elle sort. Temps)

CLOVIS : Il y a encore du café

JACQUES : Non, non là ira

(temps)

CLOVIS : Je ne sais pas ce que ta tante a avec moi ce matin, elle est d'une humeur massacrante. Elle a encore de la chance que je sois gentil. Gentil !
(temps) Tu es arrivé hier alors ?

JACQUES : Oui

CLOVIS : T'as bien fait !

JACQUES : Il y avait le train...

CLOVIS : Alors !

JACQUES : Celui de cinq heures

CLOVIS : Et... tu arrives d'où ?

JACQUES : D'un peu partout, j'ai voyagé

CLOVIS : Voyage !

JACQUES : Tu sais dans la marine

CLOVIS : Ah oui dans la marine forcément ! T'es allé en Afrique alors ?

JACQUES : Pourquoi ?

CLOVIS : C'est comme ton oncle ! Un jour il est parti comme toi, droit sur l'Afrique ! Et si je reviens j'aurai une statue ! Il est jamais revenu. L'Afrique, tu parles d'une idée ! C'est pas moi qui irais là-bas pour attraper le choléra, faudrait me payer cher ! Il doit faire sacrément chaud non ?

JACQUES : Assez

CLOVIS : J'en étais sûr ! L'Afrique !

JACQUES : Tu n'as jamais eu envie de voyager toi ?

CLOVIS : Le monde entier c'est là où je suis, alors les voyages tu penses bien !

JACQUES : Vraiment ?

CLOVIS : En tout cas là me suffit ! Je suis nã ê trois cent mÃtres d'fici et je mourrai sûrement lê oÿ tu as le regard posÃ en ce moment, mais comme on ne m'fa jamais demandÃ mon avis c'est comme là. On ne choisit pas toujours mais aprÃs tout c'est pas plus mal ! Et puis ce n'est pas aujourd'hui que ma santÃ est un souvenir que je vais me mettre ê voyager

JACQUES : Marthe me disait...

CLOVIS: Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a encore ÃtÃ te raconter... Rein du tout ! Rien de rien de rien ! Ta tante est une imbÃcile ! Elle s'est mise d'accord avec le mÃdecin pour me raconter des histoires et me faire croire que je suis en bonne santÃ, mais on me mettra dans le trou avant de m'emmener chez les fous ! J'ai encore toute ma tÃte. Je sais trÃs bien que je n'en ai plus pour trÃs longtemps. Mes jambes me font mal, c'est de plus en plus dur de me dÃplacer. Quand il me prend une crise, je suis des fois obligÃ de rester allongÃ la journÃe toute entiÃre. Et pendant tout ce temps lê il faudrait que je sois en bonne santÃ ! En bonne santÃ ! (temps) De toutes faons je suis s'r qu'ils couchent ensemble ! Non, là depuis la mort de ta mÃre, elle a beaucoup changÃ ta tante tu sais, elle n'est plus du tout la mÃme qu'avant. Des fois je me demande mÃme si elle n'est pas en train de tourner dingo, je t'assure. L'histoire de la maladie, là l'a complÃtement ravagÃe. Ah je ne dis pas que c'est sa faute, tout le monde sait bien qu'elle a toujours ÃtÃ fragile, des deux soeurs c'Ãtait elle la plus fragile, cela dit c'est bien ta mÃre qu'est morte la premiÃre. En bonne santÃ ! En bonne santÃ ! Ah franchement elle a de la chance que je sois gentil hein s'r que je suis gentil ! Tiens si je n'Ãtais pas lê pour veiller sur elle aujourd'hui, je me demande bien oÿ elle finirait ! Moi un pauvre vieux bonhomme malheureux et malade, encore obligÃ de jouer les chefs de famille ! Enfin toi maintenant tu marches tout seul, heureusement !

JACQUES : Et maman

CLOVIS : Y'a pas grand chose ê dire. Elle est tombÃe malade et personne n'a pu la soigner

JACQUES : Elle a souffert ?

CLOVIS : Elle est enterrÃe avec ton grand-pÃre. Tu restes longtemps ?

JACQUES : Je ne sais pas encore

CLOVIS : J'ai dit ê Catherine que tu passerais la voir

JACQUES : Oui

CLOVIS : Et toi là va ? Tu ne parles pas beaucoup. Ils ne t'ont pas appris ê parler dans ta marine, je ne sais pas moi... Et qu'est-ce que tu faisais sur ton bateau lê-bas au bout du monde

JACQUES : Je m'occupais de la radio

CLOVIS : Ah oui !

JACQUES : C'Ãtait plutÃt technique

CLOVIS : Tu pourrais peut-Ãtre rÃparer la tÃlÃ elle est en panne

JACQUES : Je sais oui

CLOVIS : Ah bon !

(temps)

CLOVIS : Il y a une semaine avec ta tante on causait comme là et puis on s'est mis à parler de toi, je ne sais plus pourquoi, on se disait...

JACQUES : Elle m'en a parlé oui

CLOVIS : ... que tu reviendrais peut-être un jour avec une femme ! Une négresse avec plein de chocolats à lui tourner autour ! Je t'aurais bien vu avec une négresse moi, non ? Mais peut-être que tu la caches ? Tu n'as jamais rien voulu nous dire, même tout petit, il fallait t'arracher les mots de la bouche ! Peut-être que tu as honte de moi, que tu ne veux pas me la montrer !

JACQUES : Mais arrête !

CLOVIS : Pourquoi tu es revenu alors ? Marthe m'a dit que tu n'avais même pas de bagage ! Tu arrives comme là après trois ans d'absence, presque sans prévenir et tu voudrais que je me mette pas ! Je ne sais pas mais j'ai dans l'idée que tu n'as pas l'air pour rester longtemps. Qu'est-ce que tu veux ?

JACQUES : Puisque je te dis que je ne sais pas quand est-ce que je repars

CLOVIS : Peut-être, mais moi je vois bien dans tes yeux que tu n'as pas l'air pour rester longtemps. Je ne sais pas ce que tu es venu faire ici, mais ce n'est sûrement pas pour embrasser ton vieux père avant qu'il crève. T'aurais pas des problèmes d'argent au moins ?

JACQUES : Mais non j'ai de l'argent, ne t'occupe pas de là !

CLOVIS : Parce qu'ici il n'y a plus rien !

JACQUES : Puisque je te dis que j'ai de l'argent

CLOVIS : Pourquoi tu es revenu alors ? Qu'est-ce que tu caches ?

JACQUES : Mais rien, laisse-moi

CLOVIS : Qu'est-ce que tu crois ? Que la terre s'est arrêtée de tourner pendant que tu en faisais le tour ! Avant avec ta mère on espérait, on se disait qu'un jour ou l'autre tu finirais bien par nous écrire, une lettre, rien qu'une lettre, c'était pas compliqué ! Mais non, c'était déjà trop te demander ! Et maintenant tu débarques après trois ans d'absence et tu voudrais me faire croire que tu ne caches rien. Je suis ton père, ne l'oublie pas, et n'oublie pas qu'ici partout où tu poses le pied j'ai déjà arraché l'herbe qui poussait dessous !

JACQUES : T'as fini !

CLOVIS : Et ne me prends pas pour un con !

JACQUES : Je sors

CLOVIS : C'est pas moi qui te retiens ! Ah ! et puis tu t'arranges toujours pour me compliquer la vie ! Qu'est-ce que tu veux que je te dise !

(temps)

JACQUES : Catherine travaille toujours avec Antoine ?

CLOVIS : Oui

(temps)

JACQUES : Tu as besoin de quelque chose ?

CLOVIS : Non (pour lui) de personne, j'ai besoin de personne!

JACQUES : A plus tard (il sort)

CLOVIS (seul) : C'est là ! Faites des enfants ! Si on pouvait choisir de les faire moins cons !

II

Le café d'Antoine

Catherine, la Vieille assise à une table puis Théo, Joseph et Jacques
Dans la matinée. Il fait beau

LA VIEILLE : Est-ce que vous savez si on peut prendre le chemin qui remonte vers
le cimetière ?

CATHERINE : Oui il va jusqu'à Conlie, mais si vous attendez un peu le bus vous
y arriverez plus vite

LA VIEILLE : Je préfère marcher

CATHERINE : C'est la première fois que vous venez par ici n'est-ce pas ?

LA VIEILLE : Oui

CATHERINE : Peu de gens viennent jusqu'ici maintenant, alors quand on voit
quelqu'un on dit qu'il s'est perdu. D'où venez-vous ?

LA VIEILLE : De là-bas

CATHERINE : Vous êtes venue à pied ?

LA VIEILLE : Oui j'ai pris le chemin jusqu'ici et puis il a fait nuit alors je
me suis arrêtée. Mais maintenant je vais reprendre ma route, continuer le chemin

CATHERINE : Vous rentrez chez vous ?

LA VIEILLE : Non, je suis le jour. J'ai déjà tellement marché qu'aujourd'hui je
ne peux plus m'arrêter, que la nuit pour regarder le ciel. La marche continue
ma vie et j'en suis son cours sans trop savoir pourquoi. Pendant longtemps on
se demande pourquoi le ciel est bleu et puis le jour où on le sait, on ne
regarde plus la mer de la même façon, comme si le monde était à l'envers. Le
ciel est bleu parce que la mer ! C'est simple mais le plus familier n'est pas
toujours le plus proche. Alors je marche comme je suis

CATHERINE : Comment vous appelez-vous ?

LA VIEILLE : L'homme qui m'aimeait m'appelait Lili, mon vrai nom c'est Rose et
aujourd'hui tout le monde m'appelle la Vieille ! Moi-même je ne sais plus
vraiment, je suis devenue une vieille femme qui marche le jour et qui s'arrête
la nuit pour regarder le ciel, une vieille conteuse d'histoires

CATHERINE : Je m'appelle Catherine, vous reviendrez ?

LA VIEILLE : La terre est ronde ! Mais ne m'attendez pas trop

(Joseph et Théo entrent agités)

THEO : Catherine ! Deux cassis !

JOSEPH : Oui, oui ! Moi aussi !

THEO : Tu l'as vu alors ?

JOSEPH : Mais non , c'est Marthe qui m'a dit

THEO : Comment il est ?

JOSEPH : Ca j'en sais rien, tu penses on n'a pas eu le temps ! Elle m'a juste dit qu'il était arrivé hier

THEO : Tu as entendu Catherine. Jacques est arrivé hier. Tu l'as vu ?

CATHERINE : Non... hier soir ?

THEO : Oui, Joseph a vu Marthe tout à l'heure. C'est là ?

JOSEPH : Oui, oui !

CATHERINE : Et elle ne t'a rien dit d'autre

JOSEPH : Qu'il passerait sûrement ce matin

THEO : Tu devrais le dire à Antoine

CATHERINE : Il est parti au Mans de bonne heure ce matin

THEO : Avec le brouillard

CATHERINE : Il avait une course urgente

JOSEPH : Le voilà ! Le voilà !

(Théo et Joseph s'assoient comme si de rien, la Vieille n'a pas bougé, Catherine sort brusquement, Jacques entre sans faire attention aux deux autres. Temps)

THEO : Il est devenu bien fier le fils du Clovis Michaux

JACQUES : Théo !

THEO : Ah quand même !

JACQUES : Salut Joseph ! Alors comment ça va ?

JOSEPH : Salut Jacques !

JACQUES : Je ne vous avais pas vu

THEO : Dis plutôt que tu ne nous avais pas reconnu

JOSEPH : On change en trois ans

THEO : Penses-tu ! Il a l'air en pleine forme. Alors ça va ?

JACQUES : Ça va bien oui, je vous offre à boire

THEO : Ça ! Catherine !

CATHERINE : Oui, oui... Bonjour Jacques

JACQUES : Bonjour Catherine

CATHERINE : ... Comment ça va ?

JACQUES : Bien... et toi ?

CATHERINE : Ca va... je...

THEO : Regarde-les Joseph ! On dirait toi quand tu as fait ta première communion (rires) Bon alors si tout le monde va bien, la terre entière peut tourner. A boire ! Catherine, donne-nous la bouteille de cassis, on va la mettre au chaud.

JOSEPH : Alors il paraît que tu as fait le tour du monde !

JACQUES : C'est vrai

THEO : Alors ?

JACQUES : C'est grand ! (rires)

JOSEPH : Qu'est-ce que tu faisais ?

JACQUES : Les transmissions, je m'occupais de la radio

JOSEPH : Tu as dû en voir des pays !

JACQUES : Oui, pas mal

THEO : Tu es devenu un vrai aventurier alors

JACQUES : Nuance ! Je suis devenu un homme libre ! Et vous ? Toujours dans la pécote ?

THEO (montrant son verre) : Comme tu vois !

JOSEPH : Nous aussi, fidèle au poste ! (il rit tout seul)

JACQUES : Ca me fait plaisir de vous revoir

THEO : Allez à la tienne Jacques !

JOSEPH : Le poste... la radio

JACQUES : A la tienne Joseph !

JOSEPH : Il travaillait dans la radio et moi je dis : fidèle ... au poste ! Le poste ... la radio ...

JACQUES : Ah!

THEO : Oui bon allez à la tienne Joseph !

JOSEPH : A la tienne Jacques !

JACQUES : A la votre !

JOSEPH : A la tienne !

THEO : Bon !

ENSEMBLE : A la notre !

(ils boivent)

THEO : Ça c'est pas de l'eau de mer !

JACQUES : Non tu peux le dire

JOSEPH : Tu vas rester longtemps ?

JACQUES : Je ne sais pas encore, ça va dépendre ...

THEO : Tu sais que le Joseph, quand tu es parti il a regretté ! Il aurait bien voulu partir avec toi

JOSEPH : Qu'est-ce que tu racontes ?

THEO : Faire le tour du monde ! (rires)

JOSEPH : Jamais j'ai dit ça ! Tu racontes vraiment n'importe quoi ! Ne l'écoute pas il dit n'importe quoi

THEO : Ah si tu l'as dit ! Tu étais cuit mais tu l'as dit ! Je vais faire le tour du monde ! Remarque, tu aurais peut-être trouvé une femme là-bas au bout du monde

JACQUES : Tu es toujours tout seul ?

THEO : Tu penses !

JOSEPH : Merci bien ! En avoir une de femme comme la Solange, j'aime encore mieux rester tout seul

THEO : Qu'est-ce qu'elle a la Solange ?

JOSEPH : Rien de rien Théo, rien de rien ! Seulement tout le monde sait bien que chez toi quand tu ouvres la bouche c'est pour dire merci

THEO : N'importe quoi !

JACQUES : Allez on en boit un dernier ! Après il faut que je parte

JOSEPH : D'jà ?

JACQUES : Oui j'ai à faire

(Ils se servent, reboivent)

JACQUES : A la votre !

JOSEPH : Santé !

JACQUES : Allez j'y vais !

THEO : Tu repasses ce soir, Antoine sera là

JACQUES : Entendu, à ce soir !

(Il sort. Temps)

JOSEPH : Eh ben !

THEO : Oui !

JOSEPH : Il a drôlement changé le fils du Clovis ! Ailleurs qu'ici je ne l'aurais pas reconnu

THEO : Ah moi non plus !

JOSEPH : Ça c'est les voyages ! On ne peut pas comme là faire le tour de la planète sans que forcément là vous tourneboule à l'intérieur

THEO : Et qu'est-ce qu'il peut bien avoir à faire de si pressé maintenant

JOSEPH : Je ne sais pas Théo, je ne sais pas

THEO : Oui !

JOSEPH : Comme tu dis !

THEO : A la tienne Joseph !

JOSEPH : A la tienne Théo !

(Catherine entre)

CATHERINE : Jacques est parti ?

THEO : A l'instant

JOSEPH : C'est comme son oncle, Paul , quand il est parti en Afrique

THEO : Seulement lui, il n'est jamais revenu. Il y est resté

JOSEPH : Faudrait jamais revenir

THEO : Faudrait surtout jamais partir !

JOSEPH : Ca ! T'as raison Théo ! Allez à la tienne !

THEO : A la tienne Joseph !

CATHERINE : Antoine va revenir bientôt, vous lui direz que je suis sortie. Je reviens tout de suite.

(Elle sort. Théo et Joseph se regardent sans comprendre. La Vieille écrit dans son carnet)

III

La fontaine aux arbres
Jacques puis Catherine
Midi

JACQUES (seul) : Comme le pendu de bronze è l'ÀternitÀ le ventre du temps se balance
Sous le manteau la minute gangraine, et le fleuve des heures grossit peu è peu pour couler vers demain
Le temps passe prÀs de la table, le vent se lÀve et retourne la porte
Dans le ciel, le regard tiÀde du soleil qui masque mal encore son dÀsir de retrouver l'ÀtÀ pèlit sous le souffle vif de l'phiver qui frÀmit,
Sur le chemin des jambes fÀvriÀres qui peinent sous leur mois
MÀmoire
Ici et maintenant il nous faut devenir
Par le ventre, la terre, le tourbillon, la vie qui reste jusqu'è finir et puis qui meure
Le vent qui souffle et puis s'envole
Quand le rire voltige jusqu'è l'foreille o' vit l'envie de dire
Errante, le temps qui coule dans tes veines t'appartient
Comme le monde
Plonge, nage et te noie, deviens, Àcarte ses riviÀres
Par delè l'focÀan l'foiseau s'envole de lumiÀre

CATHERINE : Jacques ! Jacques, tu es là ?... J'Àtais s'psre de te trouver ici

JACQUES : Lorsque ma mÀre est morte, j'ai beaucoup pensÀ è cet endroit. Les arbres n'favaient plus de feuilles, comme maintenant... C'est bien d'Être venue Catherine

CATHERINE : Je ne peux pas rester longtemps, Antoine va m'attendre

JACQUES : Antoine !

CATHERINE : Il ne sait pas que je suis ici

JACQUES : Moi non plus je ne peux pas rester longtemps. Je repars tout è l'heure

CATHERINE : Ne rendons pas les choses difficiles Jacques. Je sais que tu n'fes pas là sans raison. Qu'est-ce que tu veux ?

JACQUES : Toi

CATHERINE : Jacques !

JACQUES : Catherine, je suis venu chercher Catherine ! Comme dans la vieille histoire perdue o' Wil emportait sa reine, tu te souviens ? La reine Catherine ! J'ai de l'argent nous pouvons partir loin le monde est vaste

CATHERINE : C'est impossible

JACQUES : Tu as oubliÀ

CATHERINE : Je n'ai rien oubliÀ mais nous ne sommes plus des enfants Jacques, je ne peux pas

JACQUES : Alors Catherine n'est plus Catherine

CATHERINE : Pourquoi n'as-tu rien dit tout à l'heure ?

JACQUES : Devant tout le monde !

CATHERINE : Tu n'as pas changé

JACQUES : Je suis devenu ! Un homme de vingt ans avec des espoirs et des misères, des oublis... Je marche dans une rue aux ombres inconnues, là-haut la lune est blanche et claire... J'ai mille ans lorsque mes bras s'écartent vers le ciel pour voir le soleil qui se lève... Je suis devenu l'un et l'autre. Un jour un homme pauvre sur le rebord d'une falaise m'a dit : je te laisse le monde, prends-le, il est à toi ! Et de la Terre de Feu, de la Sibérie, l'Afrique, l'île de Pâques, le désert d'Arizona, l'océan comme une gorge pleine, je suis l'heritier ! Le monde est vaste de la mer à la mer et du zénith entre l'ombre ! J'ai traversé les tempêtes, les silences obscurs, je ramène l'Orient ! Les premières lumières du jour que je pose à tes pieds comme les femmes s'allongent ventre nu sur les dalles des temples des Dieux. J'ai volé la blessure qui rougit le soleil dans le ventre de la terre pour t'en faire une couronne, d'or comme est reine Catherine

CATHERINE : Jacques !

JACQUES : Catherine !

CATHERINE : Tu disais un jour je partirai et tu es parti, je n'écrirai jamais et tu ne l'as pas fait, et puis je reviendrai comme tu es là. Tu avais dit aussi j'aurai beaucoup changé mais tu es tel que toi-même Jacques, celui que j'appellais Wil et qui m'emportait dans son rêve

JACQUES : Mais je ne parle plus de rêve Catherine. J'ai voyagé, j'ai vu d'autres terres, d'autres gens, je n'ai plus de rêve, je n'ai que de la vie ! Parce que nous sommes le monde toi et puis moi et puis le soleil qui se lève, le rêve ne tient pas face à la vie. Je ne suis venu que pour te dire que nos rêves les plus fous ne sont rien à côté de ce qui est possible, seulement si tu n'as pas oublié. Catherine, c'est Wil qui te porte l'avril ! Je repars dans une heure, viens avec moi !

CATHERINE : Je ne suis plus la même

JACQUES : Tu es toujours Catherine ?

CATHERINE : Mais du temps a passé

JACQUES : Le temps ne peut rien sans nous

CATHERINE : Pourtant nous ne sommes plus assis toi et moi dans l'arbre à écouter le vent qui se lève, et à croire qu'il nous emporte. Il souffle Wil qui emporte Catherine dans l'or de l'avril

JACQUES : Le sang qui coule dans nos veines, voilà le temps qui passe ! Nous sommes le monde Catherine, croie-le ! Dans la force du jour, le soleil qui se lève et nous éclaire nous ! Il réchauffe qui le regarde droit dans sa lumière, qui n'a pas peur de son ivresse chaude. Regarde ! L'arbre toujours là, nous en avons à peine fait le tour, viens !

CATHERINE : Je ne suis jamais revenue ici depuis que tu étais parti. Tout le monde croyait que tu ne reviendrais jamais. Ils disaient : Jacques doit être

perdu maintenant, il ne reviendra plus. Moi je savais que tu étais toujours là, vivant, que peut-être tu ne reviendrais pas mais que tu continuais à vivre, à être ce que tu es, là ou ailleurs. J'en étais sûre, je ne sais pas pourquoi, j'avais envie de le croire. Simplement peut-être parce que la nuit quelques fois encore j'entends le souffle de celui qui voulait me faire croire à ses histoires. Qui pouvait croire à la notre ? Les vraies reines, les vrais princes n'existent que dans les rêves ou les thèses ! Qui aurait bien pu croire que j'étais une reine qui attendait son prince en parlant avec le vieil arbre qui la conseillait lorsque le vent venait jouer dans ses feuilles ? Qui aurait pu croire que Catherine était la reine qu'emporterait Wil dans l'for de l'avril ?

JACQUES : Comme le soir se pose sur le jour les ombres grandissent une à une, le cœur

Etendu comme un miroir sous la lune, s'ouvre pour mieux voir le souffle au creux de la poitrine

Tam-tam lointain de nuit de sacrifice

Murmure, murmure, murmure

Par delà la mer qui ramène le sable, le souffle chaud du voyage embrase la nuit toute entière

Caresse l'oreille et frôle le corps

La bouche toute entière pleine de sa voix embrasse tout et tout entier

Le vent d'une autre terre s'invite à notre table

(A cet instant le soleil se met à courir si vite derrière les nuages que leurs ombres s'affolent.

La lumière change comme dans un rêve)

En vole la spirale

Du lierre, qui brille et s'enrubanne, s'entortille sur la branche de l'arbre Lumière

De la terre à la mer et de la mer au soleil

Un funambule en équilibre applique à l'horizon la force de son rire

Ah!... (il rit) Libre dans le sens qui coule de son sang, les mots sont des navires

Des navires ! Ils traversent la mer au vent de notre souffle

Poitrine offerte

Du zénith entre l'ombre, entre hier couche de demain, le cheval ivre s'élance dans la force des marées d'octobre, il emporte la mer

Ils sont la terre qui coule des mémoires

Ils sont le fragile ruisseau qui va de l'un à l'autre pour ne pas oublier tout à fait que sans cesse il faut redevenir

Le champ, la table, le lit où la vie même se poursuit où la vie même se finit où la vie enfin est la vie

Catherine, c'est Wil, je te porte l'avril

Là, ici, dans la rivière qui vole ta beauté la lune maintenant retrouve son reflet

Regarde, l'étoile qui file s'affile et s'affiloche dans le ciel embrumé de la nuit paresseuse

Catherine

Au ventre rond des étoiles pleines je dépose à tes pieds la force du soleil

Je te dis tu je me dis je, je dis ton nom comme un poème

Catherine aux yeux clairs de la lune

Reine

Douce comme est tendre la rebelle

Amère maintenant je te suis

La voix qui échappe ton visage, c'est la mienne

La bouche qui respire ton sourire, c'est la mienne

Les mots qui volent les lettres de ton nom sont les miens

Catherine

C'est Wil qui te porte l'avril

CATHERINE : La lune embrasse le jour qui se lève et la libellule bleue toute
emplie de rêve s'évanouit

Wil

J'entends ton souffle qui m'envole dans la nuit qui finit doucement

Où suis-je

Une onde tiède de nuage coule entre mes doigts, la fraîcheur glisse dans mon dos

Une envie de rire m'envahit goutte à goutte, je suis

Maintenant que la nuit se repose, le jour à peine redevenu jour, le bruit qui
revient du silence

La lueur dans la manche qui monte dans la force du ciel

Le soleil du matin tire vers midi la clarté de l'absence de sa lune

Comme la lumière est légère, Wil réponds-moi

JACQUES : Pour toi

J'ai volé de l'or dans le temple levant, je le pose à tes pieds, reine de mon
jour, porte-toi avec lui

Dans le midi de la lumière nouvelle de l'avril frivole qui frivole

L'or, quand la montagne se découvre sous la neige qui coule

Celui des chercheurs qui grattent le ciel avec leurs mains pour un risque
d'azur

Celui des marchands qui vendent tout pour acheter plus encore

Celui du poète qui crie

Celui du silence qui manque à mon absence pour mieux te libérer

Reine maintenant c'est Wil qui te porte l'avril

Libre libre libre

Emporte-toi de nous cet or que je pose à tes pieds

CATHERINE : Que tout ce temps oublié pleure, pleure, pleure

Comme autant de sanglots accrochés à ses heures

Je n'ai fait que t'attendre maintenant tu es là

Wil mon roi relève-toi, raconte ton histoire

JACQUES : Je marchais sur la dune une heure au-delà des derniers hommes, le feu
de l'enfer avait brûlé entre nous

La nuit était claire, la voile même du ciel était transparente on y voyait
jusqu'à Saturne

Sans compagnon d'infortune donc, je marchais dans la nuit fraîche légère et
pêle, transparente comme l'eau

Bleue, comme le ciel saphir est à la bague de Dieu

Je cherchais le soleil

Guerrier trop fragile j'offrais mon ventre à qui voulais l'entendre et pourtant
j'avais

Au rythme sourd de mon cœur qui dansait dans mon corps tout entier

L'Afrique sous juillet s'extirpait sous ma peau

Lumière je te cherche, lumière je te veux, j'avais

Je cherchais l'heure du jour où la lumière s'éveille lorsque fragile encore on
saisit sa blancheur

J'étais venu voler l'aurore matinale

Avancé dans la nuit le silence était grand, je savais que j'approchais

Autour et tout autour la terre était comme de la poudre et si loin que je voyais
il en était ainsi

Le repaire du soleil était là

À quelques pas d'y arriver enfin je m'arrêtais, je revoyais Catherine

La reine

Celle pour qui j'avais fait le chemin, celle pour qui j'avais dit

Je volerai aux anges leurs ailes et j'irai dans le ventre du temps décrocher le
soleil, pour de sa blessure lui faire une couronne

Reine ma reine Catherine, c'est Wil qui te porte l'avril

Un sursaut finit ma rêverie, l'aube était proche, il fallait devenir vite
 Et quelques pas plus loin, entre le rêve et l'aveil, à l'heure fragile où
 l'homme tout entier est l'homme
 J'aperçus d'écroulé, le soleil était là, attendant presque nu à même sur le sol
 Le lion dormait à même la savane le repos tranquille de la fin de son sommeil
 Abandonné et lourd il semblait vulnérable, je n'avais pas vu encore la femme
 qui le garde
 L'amazone était très belle, entre l'ombre et le jour, elle dansait comme un
 gant se retourne, le gant, sur la peau de la main
 Envoyée et suave elle détachait ses bras qu'elle lançait dans le vent
 La griffe sur la proie
 Ses cuisses humides de sueur ondulaient sous son ventre
 Mais son corps tout entier était de la musique
 J'étais là devant elle, elle ne me voyait pas, elle semblait une flamme mais le
 feu près d'elle était pâle
 Elle consumait jusqu'aux cendres le sommeil du soleil
 À l'heure où le jour devient, son rythme s'accélérait encore
 Ses bras, ses jambes, sa peau, son odeur, sa bouche qui respire, son corps tout
 ruisselant s'arracha de la terre
 Je sentis le désir tout entier me grandir
 Elle s'arracha du sol légère et fragile comme la femme qui s'offre elle venait
 de s'envoler
 Je bondis
 Je sentis l'aube et quelques arbres derrière moi, je venais de baiser la
 maîtresse même du soleil
 Elle ondulait maintenant sous mes doigts
 Et lorsque le lion s'éveilla je plongeai ma main dans sa gorge profonde
 Et tirai de son ventre une aurore à nulle autre pareille
 Je la pose à tes pieds comme la couronne d'or que je t'avais promise
 Regarde, ma main brisée se retourne maintenant pour toi dans le ciel qui rougit
 de se savoir aimée
 Catherine, c'est Wil qui te porte l'avril
 Maintenant tu es reine
 Maintenant je suis Wil

(Il dépose à ses pieds la blessure du soleil)

CATHERINE : La rivière qui coule a gelé son murmure
 Envoyée
 Tous les deux de son cours
 Vibrants libres et volants vers le midi du jour et la nuit qui enjôle
 La journée toute entière est à nous
 Wil je t'abandonne ce soleil pour manteau et me garde la nuit pour suivante
 Car maintenant à nous deux le jour tout entier est le jour, et de ce jour à la
 nuit l'aurore est crépuscule
 Et Catherine devint reine dans la force de son Wil, inondée de soleil

JACQUES : Le vent

CATHERINE : J'irai

JACQUES : J'irai dans la lumière décrocher les étoiles

CATHERINE : Je volerai aux anges leurs ailes

JACQUES : Mes mains sont des oiseaux envoyés dans l'azur

CATHERINE : Errance du jour

JACQUES : Errance de nuit

CATHERINE : Comme un miroir Ätendu sous la lune

JACQUES : Sans ami ni frÅre je suis un mutant

CATHERINE : Que le mensonge est triste quand il oublie le rire

JACQUES : Et flambent flambent dans l'fêtre du poÅte

CATHERINE : Ce sont les chimÅres rieuses

JACQUES : Les chimÅres rieuses

CATHERINE: Wil qui revient m'emporte avec lui

JACQUES : Catherine aux yeux clairs de la lune

CATHERINE : Wil

JACQUES : Catherine

CATHERINE : L'or de l'avril

JACQUES : Le jour

(musique, danse, fête)

TROISIEME PARTIE

I

Le café d'Antoine

Deux policiers, Théo, Joseph, la Vieille, Antoine puis Catherine

Après la fête. Il pleut

1er POLICIER (enrhumé) : Saloperie de temps ! (Àternuement) Bordel ! (à Antoine) Vous pouvez me faire quelque chose à manger, je ne sais pas... un sandwich... depuis ce matin on n'a rien pris (Àternuement) Avec une bière ! Franchement on serait mieux au lit... non ? Bon, alors voilà (il cherche dans ses notes) voilà, c'est là ! Le 22 février à 15 heures un homme est entré dans l'immeuble du siège des Assurances de l'Ouest au Mans boulevard Magenta. Et deux minutes plus tard, il s'est fait présenter comme mandataire d'un puissant organisme de placement puis il s'est fait conduire dans le bureau du directeur avec qui il avait pris rendez-vous le matin même (à ce moment Antoine lui apporte la bière et le sandwich) Ah merci ! Vous avez mis des cornichons ? Très bien ! Alors qu'est-ce que je disais ? Excusez-moi (Il se mouche) Ah oui ! C'est maintenant que ça se complique. D'après les renseignements qu'on a de la COB qui enquêtait justement à cette période sur les agissements du directeur et les mouvements d'argent de sa société, on sait que justement un homme était chargé à cette période de communiquer au directeur la date tenue secrète du rachat par l'Etat de sa société panaméenne de traitement de déchets toxiques Io. Ce renseignement devait être acheté par le directeur pour cinq millions de francs, somme ridicule comparé au bénéfice qu'il aurait fait en revendant toutes les actions achetées au prix faible, et revendues au prix fort une fois la société rachetée par l'Etat. Seulement voilà ! Tiens remettez-moi une bière... L'homme en question chargé de remettre le renseignement au directeur n'est pas le bon, c'est un faux tout comme est faux le renseignement qu'il transmet, mais la commission des cinq millions qu'il perçoit elle est bien vraie, du coup l'escroc disparaît dans la nature en faisant capoter toute l'affaire ! Vendredi le directeur de l'agence était arrêté par la COB pour dilapidation. Donc l'escroc, enfin le faux-escroc... ou, on ne sait plus, se ballade toujours dans la nature et c'est pour ça que je suis ici (il ne pleut plus) Alors d'après ce que nous savons, l'homme est sorti du bureau du directeur à 15h43 et à 15h46 il a engagé la conversation avec le secrétaire. Il paraît même qu'il l'a invité à dîner mais qu'elle aurait refusé. A 15h52 il est sorti de l'immeuble et personne ne l'a plus revu après. Il s'agit d'un homme blanc d'une vingtaine d'années...

THEO : Et vous pensez que Jacques Michaux pourrait être cet homme ?

1er POLICIER : Oh moi ! que les cinq millions soient dans sa poche ou dans celle des autres ! Tant qu'ils ne sont pas dans la mienne !

THEO : Mais alors ?

1er POLICIER : Alors on m'envoie jusqu'ici pour le trouver, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ! Il faut bien que je le cherche ! Bon, vous le connaissez ?

ANTOINE : Bien sûr

1er POLICIER : Ah très bien ! Et il n'est pas là ?

ANTOINE : Il était ici il y a quelques instants

1er POLICIER : Mais vous savez où on peut le trouver ?

ANTOINE : Peut-être chez lui

THEO : Oui

1er POLICIER : Bien ! Et vous n'avez rien remarqué dans son comportement qui aurait pu vous paraître suspect

THEO : Vous savez on ne l'a pas vu depuis trois ans

1er POLICIER : Ah oui là forcément ! Bon alors très bien (à Antoine) Vous me faites une fiche pour le sandwich et la bière

ANTOINE : Très bien si vous voulez

1er POLICIER : Merci bien ! (il finit sa bière) Alors si vous le voyez dites-lui que nous le cherchons ! Messieurs !

ANTOINE : Au revoir messieurs !

(Ils sortent)

JOSEPH : Ça ! Tu vois bien Théo, je t'avais bien dit qu'il avait quelque chose, quelque chose de pas clair !

ANTOINE : Pourquoi, vous savez quelque chose ?

THEO : Tu penses bien que si on savait !

JOSEPH : Quand même de le être recherché par la police

THEO : Je ne sais pas pourquoi mais moi aussi je trouvais qu'il avait changé

JOSEPH : Tu vois !

THEO : Oui. Il doit avoir quelque chose à cacher, quelque chose de grave qu'il n'a pas voulu nous dire. C'est sûrement pour ça qu'il n'est pas resté ce matin

JOSEPH : Oh oui sûrement !

ANTOINE : Vous avez vu Catherine ?

THEO : Non

JOSEPH : La voilà !

(Catherine entre)

ANTOINE : La police sort d'ici. Jacques est recherché

CATHERINE : Je sais

ANTOINE : Tu sais pourquoi ?

CATHERINE : Il a volé cinq millions à une compagnie d'assurance

JOSEPH : Les cinq millions !

THEO : Chut !

ANTOINE : Tu sais ce qu'il compte faire ?

THEO et JOSEPH : ...

ANTOINE : Il n'a pas beaucoup de chance de leur échapper. S'ils le trouvent ils vont l'arrêter

CATHERINE : Je m'en vais Antoine

ANTOINE : Qu'est-ce que tu dis ?

CATHERINE : Je pars avec Jacques (elle rentre)

ANTOINE : Catherine (il la suit)

(On entend les bruits d'une dispute violente. Silence)

LA VIEILLE : J'ai croisé l'autre jour sur la route un homme qui avait de la fièvre dans les yeux. Il marchait en regardant le ciel et ses bras faisaient comme une croix dans la lumière du jour, son pas était limpide presque lourd, on entendait sa voix de très très loin. Il criait : « Le soleil est mort ! Le soleil est mort ! » Les mots sortaient de sa bouche comme un torrent plein de pierres et il répétait à qui voulait l'entendre : « Le soleil est mort ! Le soleil est mort ! La lumière va disparaître ! » Je me suis approché de lui et je lui ai parlé. Il me dit qu'il répétait ainsi chaque jour ces mots comme une prophétie ineffable à laquelle le monde entier restait sourd et que chaque nuit il la conjurait dans des prières interminables, il priait pour que le jour revienne. « Le soleil est mort ! Le soleil est mort ! » Le lendemain, quand le jour était nouveau était le jour alors il disait : « C'est parce que j'ai prié ! » et aussitôt il reprenait sa route en criant : « Le soleil est mort ! Le soleil est mort ! La lumière va disparaître ! » On dit que ce qui arrive n'est jamais le fruit du hasard mais la continuité secrète du chemin qui se poursuit. Je ne sais pas (temps) Rien n'existe en tant que tel, tout devient, une chose et puis une autre et puis une autre encore et une autre et une autre, et la dernière oublie la première même si elle porte en elle toutes les autres. Qui peut dire que cet homme est vraiment fou de prier pour que le soleil se lève. Parce qu'aujourd'hui nous le voyons monter vers midi ! Qui peut dire que demain il se lèvera aussi ? Parce que pendant des millions d'années on a vu le soleil se lever le matin qui peut dire que demain il ne fera pas nuit ? Tout devient, et chacun porte dans ses mains le jour qui se lève et la nuit qui avance. Quelque soit la prière, quelque soit la lutte, il nous faut aujourd'hui dans la force du souffle du vent devenir avec l'autre la part du monde qui devient. Il faut réussir la rencontre, pleine et entière, celle qui de l'envie donne le désir car seul le désir change le monde. Il faut croire à la force des rencontres (Théo et Joseph la regardent, elle écrit dans son carnet) Il faut croire à la force des rencontres

II

La maison de Clovis Michaux
Jacques, Marthe
Fin de l'après-midi

MARTHE : Qu'est-ce que tu fais ?

JACQUES : Je pars Marthe, je m'en vais, je ne peux pas rester

MARTHE : Mais... qu'est-ce qui se passe ?

JACQUES : Je ne peux rien te dire, laisse-moi

MARTHE : Jacques !

JACQUES : J'ai volé cinq millions, je suis recherché par la police, je pars avec Catherine (Marthe s'assoit et pleure) Non... ne pleure pas ... Marthe

MARTHE : Alors ton père avait raison, je ne voulais pas le croire... mais il avait raison. Même si je pensais bien que tu voulais revoir Catherine, je croyais un peu aussi que tu étais revenu pour nous... mais maintenant tu me dis que tu es un voleur... pourquoi, pourquoi tout cela (elle pleure)

JACQUES : Marthe, là ne change rien... je vous aime, croie-le

MARTHE : Tais-toi ! Comment pourrais-je encore te croire maintenant ! Et laisse-moi ! Ce n'est pas que tu sois devenu un voleur qui me fait du mal, ni même que tu partes avec Catherine. Franchement là m'est bien égal et tu peux bien faire ce que tu veux ! Ce qui fait mal ce n'est pas toi, c'est l'espoir que tu emmènes avec toi. Que va-t-il nous rester maintenant ê nous puisque tu t'en vas pour de bon ? Tout ceci n'est pas juste, ce n'est pas juste

JACQUES : C'est l'amour qui n'est pas juste Marthe, je l'aime

MARTHE : Prend la part belle, c'est là ! Envole-toi ! Laisse-nous le vieux monde !

JACQUES : Regarde autour de toi Marthe, ici tout est fini. De quel monde parles-tu ?

MARTHE : Le mien Jacques, le mien ! Qui était aussi le tien il n'y a pas si longtemps encore et qu'aujourd'hui tu oublies. Je suis plus jeune que ton père, je n'ai pas eu d'enfant et pourtant d'un seul coup je me sens vieille, si vieille, comme si la lourdeur n'était que du temps qui passe trop vite. Et si aujourd'hui ta lâcheté lui échappe un jour toi aussi tu passeras le poids et comprendras ce que je dis (elle n'est plus triste) Mais pars c'est bien, espère trouver ailleurs cet autre monde que tu rêves, moi je reste ici avec ton père, nous gardons la terre qui t'a vu naître. Je ne te demande rien, que la douceur de notre monde qui finit, ne nous oublie pas. Ne mets pas entre nous la rupture qui déchire et enlève le souvenir ê ceux qui se sont aimés. Jacques je suis encore ta tante Marthe

JACQUES : Et je serai toujours Jacques

MARTHE : Hélène savait tout cela, j'y repense maintenant. Elle savait que tu n'étais parti que pour Catherine et c'est même pour là je crois qu'elle ne t'en a jamais voulu. Elle disait qu'elle comprenait son fils comme seule une mère

peut le comprendre, je ne sais pas. HÄlÄne avait la lumiÄre, Marthe Ätait son ombre, et les deux soeurs en un seul jour... Elle disait aussi qu'un jour tu reviendrais, plus grand et plus fort, que tu aurais changÄ, elle savait aussi qu'elle ne serait pas lâ pour te voir. Jusqu'au bout elle est restÄe comme la lumiÄre... rien ne serait pareil si HÄlÄne Ätait encore lâ

JACQUES : On ne peut pas savoir Marthe, moi non plus je ne sais pas (temps) Je ne suis pas restÄ trois ans dans la marine, Ä peine dix-huit mois. AprÄs j'ai continuÄ Ä voyager mais seul, je m'accorde mal Ä plusieurs surtout quand les rangs doivent Ätre serrÄs. J'ai dÄsertÄ. Je ne te raconte pas tout lâ pour te faire plus de mal encore mais simplement pour que tu saches tout entier o'Ä je suis, o'Ä est Jacques. Dans un port trÄs loin d'ici je marchais. La lune Ätait blanche et claire lâ-haut dans le ciel comme est partout la lune dans le monde lorsqu'elle est pleine. Pour la premiÄre fois depuis que j'Ätais parti, je revoyais calmement le temps de mon enfance : mon pÄre, ma mÄre, toi, et tout ce temps passÄ avec Catherine. Avant cette pensÄe me faisait mal mais il y avait ce soir-lÄ quelque chose de diffÄrent, de nouveau. Dans des rues aux ombres inconnues j'Äcoutais des voix Äparses, quelques marins perdus parlaient de femmes, de guerres, fausses ou vraies, ils incendiaient la mer. Je voyais des visages, je sentais des peaux, les Äclats de rire comme le soleil d'un autre monde et je pensais Ä ma mÄre que je n'avais pas vue partir, et puis je revoyais Catherine. Mais lâ au milieu de tous ces gens Ä boire et Ä rire, je n'avais plus de mal, je me sentais devenir. Tout d'un coup mon enfance Ätait loin, maintenant j'Ätais lâ, je vivais. Je comprenais que depuis mon dÄpart j'avais eu les yeux fermÄs et que pour la premiÄre fois le monde ne glissait plus sur mes yeux comme l'eau qui coule mais il se rÄvÄlait en moi comme la photographie. Comme un corset qui tombe, tout Ä coup je respirais, tout Ä coup je voyais. Pendant tout ce temps j'avais ÄtÄ aveugle au monde parce que sans le savoir j'Ätais encore ici, et lâ simplement une respiration plus profonde, une vieille peau qui tombe je ne suis plus tournÄ vers le passÄ, je suis lâ maintenant et Ä nouveau j'espÄre. Je venais de comprendre qu'on peut faire le tour du monde sans en rien voir mais je venais aussi de naötre une seconde fois avec au coeur la soif nouvelle et l'appÄtit fÄroce de vivre en toute plÄnitude. Comment cet appÄtit a fait de moi un voleur par la suite, je ne le sais pas, ce dont je suis sÄr par contre c'est que le monde que l'on veut nous faire croire n'est pas le monde. Il est plus vaste, plus riche, plus beau que la reprÄsentation sommaire qui nous en est donnÄe. Je ne suis venu faire de mal Ä personne Marthe et surtout pas Ä toi. Lorsque Catherine a rencontrÄ Antoine, nos vies se sont sÄparÄes d'elles-mÄmes, ils se sont mariÄs et je me suis engagÄ dans la marine. Ainsi chacun prenait sa route selon son propre sens. Je suis revenu pour elle c'est vrai, mais pas pour l'emporter. Je venais lui dire que maintenant la boucle Ätait bouclÄe, je venais lui dire au revoir. Mais lorsque je l'ai revue l'Ävidence Ä nouveau Ätait trop forte, nous n'Ätions plus ni elle ni moi des enfants du passÄ mais un homme et une femme qui se rencontrent aujourd'hui, comme un autre cercle qui s'ouvre. Je l'aime Marthe

MARTHE : Pourquoi ne te livres-tu pas Ä la police. Une fois jugÄ vous pourriez recommencer une vie nouvelle. Pourquoi toujours fuir ?

JACQUES : Le monde est vaste Marthe ! Il y a dans la fuite la force mÄme du mouvement de la vie

MARTHE : Et ton pÄre ?

JACQUES : Dis-lui que je l'embrasse. Dis-lui que je ne pars pas contre lui mais avec lui. Je ne reviendrai sÄrement plus ici, mais je vous emmÄne avec moi

(on frappe)

MARTHE : Qu'est-ce que c'est ?

LA VOIX : La police. On voudrait vous poser quelques questions

MARTHE : Cache-toi

(Elle va leur ouvrir et reste dehors à parler avec eux, on entend leurs voix)

1er POLICIER : Bonjour madame

MARTHE : Bonjour messieurs

1er POLICIER : Nous voudrions parler à Jacques Michaux, est-ce qu'il est ici ?

MARTHE : Il était là ce matin mais je ne l'ai pas vu depuis

1er POLICIER : Ah là là ! Tout ce chemin pour rien ! Vous ne savez pas où nous pourrions le trouver

MARTHE : Jacques n'est pas venu ici depuis trois ans, il y a beaucoup d'endroits qu'il n'a pas encore revus

1er POLICIER : Oui, oui je comprends bien, mais là ne nous aide pas beaucoup

MARTHE : Je suis désolée

1er POLICIER : Alors...

MARTHE : Il se passe quelque chose de grave

1er POLICIER : Non, non ne vous inquiétez pas, une enquête de routine. Nous allons poursuivre nos recherches. Monsieur Michaux n'est pas là non plus ?

MARTHE : Il fait la sieste

1er POLICIER : Ne le réveillez pas alors ! Si vous voyez Jacques...

MARTHE : Je lui dirai que vous le cherchez

1er POLICIER : Oui merci ! Allez, au revoir madame !

MARTHE : Au revoir messieurs

(Elle rentre)

MARTHE : Ils sont partis. Il ne faut pas que tu traînes ici, ils reviendront sûrement. Où vous retrouvez-vous avec Catherine ?

JACQUES : A la fontaine aux arbres

MARTHE : Très bien, dépêche-toi. Plus vite vous serez partis moins il y aura de danger pour vous, du moins ici, parce qu'après...

JACQUES : Après ne t'inquiète pas, je connais du monde

MARTHE : Et maintenant promets-moi une chose

JACQUES : Oui

MARTHE : Sois heureux ! Pour toi et ceux qui t'aiment ! Promets !

JACQUES : C'est promis

MARTHE : Va t'en ! Je m'occupe de votre fuite

(Jacques va pour parler, elle lui fait signe de se taire, il s'en va)

MARTHE : Clovis ! Clovis !

CLOVIS (endormi) : Quoi ?

MARTHE : Réveille-toi

CLOVIS : Qu'est-ce qu'il y a ?

MARTHE : Jacques a des ennuis

CLOVIS : Qu'est-ce qu'il a fait ?

MARTHE : Il a volé cinq millions, la police le recherche, il part avec Catherine

CLOVIS : Merde !

MARTHE : Dépêche-toi on va l'aider

CLOVIS : Nom de Dieu le premier qui touche mon fils !

MARTHE : Allez viens

III

Le café d'Antoine
Antoine, Catherine
Après la dispute

Catherine finit de bander la main blessée d'Antoine

ANTOINE : La douleur est passée maintenant

CATHERINE : Je n'ai pas voulu tout cela Antoine

ANTOINE : Je sais Catherine, je sais. Et Jacques non plus n'a pas voulu tout ça, et son père non plus et sa tante et moi non plus je n'ai pas voulu tout ça et personne ! Mais si personne n'a voulu tout ça pourquoi est-ce qu'aujourd'hui tu t'en vas ?

CATHERINE : Je l'aime

ANTOINE : Vraiment

CATHERINE : Oui

ANTOINE : Alors tout est dit

CATHERINE : Pardonne-moi

ANTOINE : Je ne peux pas

CATHERINE : Au revoir

(Elle va pour partir, il la rattrape)

ANTOINE : Catherine, écoute-moi ! Nous avons été heureux ensemble n'est-ce pas ? Si aujourd'hui nous ne le sommes plus, ce n'est peut-être qu'un mauvais passage, tout peut recommencer. Laisse-nous une nouvelle chance, reste je t'en prie ne me laisse pas

CATHERINE : On ne résiste pas au bonheur Antoine, et aujourd'hui je me sens si légère... légère... le moindre souffle pourrait m'envoler. Je ne fais que rire. Excuse-moi ! Regarde ! Mes mains tremblent, jamais je n'ai été si heureuse. Il faut que je parte maintenant

ANTOINE : Alors va t'en loin et surtout ne revient pas

(Temps, ils se regardent, Catherine sort, Antoine s'avançait
La Vieille entre et vient s'asseoir près de lui)

LA VIEILLE : ... et de la mère à l'enfant et de l'enfant à l'homme lorsque le vent souffle il emporte les nuages mais la terre toute entière retient leur mémoire. Pleure, pleure, pleure... Un jour l'homme que j'aimais m'a dit : « Va t'en, ne te retourne pas, marche devant toi et si tu peux ne m'oublie pas. » Il est monté dans un train avec d'autres hommes comme lui et lorsque la porte s'est refermée j'ai su que je ne le reverrai plus jamais. Le train est parti, j'ai marché. J'ai traversé des villes, des campagnes, j'ai regardé le ciel, quelques fois j'ai eu froid mais jamais je ne l'ai oublié. J'ai aimé d'autres hommes ! Et souvent même j'aurais voulu ne plus penser, ne plus être seulement celle que j'étais mais le souvenir était plus fort, il revenait en moi comme

traönent les mots sur le chemin qui avance, il m¶emmenait. Aujourd¶hui je suis devenue une vieille femme sans äge ê la mÄmoire qui s¶exile, mais lorsque les mots empruntent encore le chemin de l¶azur, mon propre souffle me ramÅne vers toi, Jean. Je t¶aime, Ö comme combien je t¶aime, je t¶ai aimÄ. Et ê force de te dire, aujourd¶hui tu ne peux plus me fuir et moi je ne peux plus t¶oublier. Regarde, le soleil est venu se lever, il donne son sourire, et nous murmure tout bas de nous tenir la main. Regarde, le silence essouffle dans son coeur le rÉve du bonheur. Regarde Jean, le monde est vieux comme le soleil se lÅve

(Elle s¶occupe d¶Antoine)

IV

La fontaine aux arbres

Jacques face aux deux policiers

1er POLICIER : Vous n'êtes pas facile à trouver monsieur Michaux, mais je vous cherche déjà depuis quelque temps. Vous fuyez ? Vous avez quelque chose à cacher ?

JACQUES : Vous fuir ? Je ne vous connais même pas !

1er POLICIER : J'enquête sur l'escroquerie des Assurances de l'Ouest, vous savez les délits définis, vous ne pouvez pas ne pas être au courant, on en parle partout

JACQUES : Je ne m'intéresse pas aux affaires

1er POLICIER : Oh moi non plus, je ne fais que mon travail. Cela dit c'est très instructif les affaires, très... On apprend beaucoup sur ses contemporains

JACQUES : J'ai d'autres sources d'information

1er POLICIER : La fuite en avant ?

JACQUES : Je ne comprends pas

1er POLICIER : Bien sûr, bien sûr !

JACQUES : Qu'est-ce que vous voulez ?

1er POLICIER : Franchement ?

JACQUES : Oui

1er POLICIER : Où est l'argent ?

JACQUES : Quel argent ?

1er POLICIER : Les cinq millions !

JACQUES : Vous vous trompez, je n'ai pas d'argent, je suis pauvre

1er POLICIER : Vous voulez un toit pour cette nuit et les suivantes ! Ne faites pas l'enfant, avec ce que nous savons déjà sur vous et ce que j'apprends maintenant, les recoupements ne seront pas difficiles. Non, croyez-moi votre inculpation n'est qu'une question de jours. Faites-moi plutôt confiance

JACQUES : Je ne suis pas sûr d'avoir envie de faire confiance à un homme comme vous. Et si, comme vous le pensez, j'avais cet argent, si je vous disais que je l'ai, que feriez-vous là maintenant ?

1er POLICIER : vous êtes un homme intelligent

JACQUES : Ce qui veut dire ?

1er POLICIER : Un homme comme vous irait mal en prison

JACQUES : Continuez

1er POLICIER : Vous avez déjà compris

JACQUES : Du chantage ?

1er POLICIER : Beaucoup plus ! Je vous vends votre liberté. Vous me donnez cet argent et vous restez libre, mais si vous refusez je vous emmène avec moi, soyez bien sûr que lorsque vous sortirez de prison il ne vaudra plus rien. Alors réfléchissez ! Je vous laisse encore le choix

JACQUES : Ma liberté n'est pas à vendre

1er POLICIER : On le croit à vingt ans mais vous apprendrez vite que la liberté, le temps qui passe et même les sentiments s'achètent. Ils s'achètent, ils se vendent comme n'importe quelle autre marchandise. Quoiqu'on dise, quoiqu'on fasse, rien n'échappe au commerce, et ce n'est pas moi qui le dit ! Vous le comprendrez plus tard, je vous l'offre maintenant mais décidez-vous je suis pressé de rentrer chez moi

JACQUES : Je vous emmerde

1er POLICIER : Non, non... vous me décevez monsieur Michaux. Pourtant vous et moi nous sommes pareils, vous un voleur qui vole et moi un fonctionnaire qui fonctionne, nous devrions nous entendre

JACQUES : Vous oubliez une chose

1er POLICIER : Oui ?

JACQUES : La liberté, le temps, les sentiments s'achètent ! De quelle liberté parlez-vous ? La mienne est légère, comme le temps qui coule dans mes veines, comme le sentiment de la femme qui m'aime ! Et la vraie liberté ne s'achète pas. Allez, remballez vos illusions ! On achète le corps d'une femme, on n'achète pas son regard, au moment de l'atteinte il s'échappe et s'envole quelque soit le prix que vous puissiez y mettre. Achetez la beauté du ciel, vous n'aurez jamais l'instant où l'enfant le découvre. Cette liberté là est à l'intérieur de mon propre corps, légère et insoumise, elle vit accrochée à chacune de mes cellules. Je suis un brigand c'est vrai, je suis un voleur, mais je n'ai pas de prix. Je vole, simplement parce que j'aime me sentir léger, je vole et je m'envole justement parce que le vol échappe à votre commerce, à celui qui achète, à celui qui vend. Je vole vous comprenez, j'aime voler ! Tenez prenez cet argent maintenant (il dépose devant le policier les cinq millions) il ne vaut plus rien. Ce n'est plus que du vulgaire papier dépourvu de son sens. Il est même devenu trop lourd pour moi. Je vous le laisse glisser entre vos doigts comme maintenant je vous échappe

(Jacques va pour partir, le 1er Policier fait signe au deuxième de l'arrêter, lutte, Clovis et Marthe arrivent. Clovis met le 1er Policier en joue au bout de son fusil)

CLOVIS : Arrêtez-le !

1er POLICIER : Monsieur Michaux

CLOVIS : Lui-même, le père de l'autre

1er POLICIER : Qu'est-ce que vous faites

CLOVIS : Le dernier acte du père à son fils ! (le 1er Policier fait signe au deuxième de lâcher Jacques) Marthe l'argent !

1er POLICIER : Vous vous rendez complice (Marthe met le feu aux billets)
Mais...

CLOVIS : Complice de quoi ?... Vous vouliez acheter la liberté de mon fils, je
vous offre votre vie si vous partez maintenant

1er POLICIER : Je reviendrai !

(Il part en faisant signe au deuxième de le suivre)

JACQUES : Et maintenant ?

MARTHE : Maintenant va t'en. Ceux là ne reviendront sûrement pas mais d'autres
prendront leur place. Ne les laisse pas t'attraper

JACQUES : Je vous dois beaucoup

CLOVIS (qui regarde le reste des billets qui brûlent) : De la fumée !

JACQUES : Ceux-là sont faux ! (il les regarde) Les vrais sont enterrés près de
l'arbre des fontaines !

CLOVIS : Alors... fifty-fifty !

JACQUES : Je vous donne tout !

MARTHE : Et maintenant file !

(Il s'en va, Clovis et Marthe rient et dansent)

V
Sur la route
Catherine, Jacques
L'envol

CATHERINE : Jacques !

JACQUES : Catherine !

CATHERINE : Attends-moi

JACQUES : On ne peut plus attendre Catherine! Regarde le soleil qui descend déjà, il faut suivre sa route et ne plus s'arrêter, jamais

CATHERINE : Arrête Jacques ! Oh tout va si vite ! Je ne sais plus ce qui m'arrive. Où allons-nous ?

JACQUES : Par là et loin !

CATHERINE : Mais que ferons-nous pour vivre ?

JACQUES : Nous vendrons les restes de nos nuits d'amour à ceux qui n'en ont pas. Nous sommes riches !

CATHERINE : Je ris, je pleure, mes mains tremblent lorsqu'elles se posent sur ta bouche, j'ai peur de me retourner et de regarder ce qu'il y a derrière moi mais jamais je ne me suis sentie si légère. Comme la lumière est douce ! Et la musique ! Quand le vent vole son manteau, la rivière chante, l'enfant voit le jour ! Jacques, je ris ! Le cheval s'élance et court dans la lumière qui danse, il embrasse le jour qui se couche et s'embrase des parures de l'or... Jacques maintenant je te suis, Catherine aux yeux clairs de la lune

JACQUES : La spirale nous emporte, nous envole...

CATHERINE : Mon corps est tout entier, touche-le, avec de la chair et puis du sang. Je ne suis pas une bulle Jacques, je vis accrochée dans ma terre. Et si le vent envole mes cheveux il n'emporte pas mon cœur comme le rêve n'emporte pas le monde. J'ai peur tout à coup Jacques, comme si le rêve était en lui sa propre fin

JACQUES : Ce n'est pas moi qui rêve Catherine

CATHERINE : Qui donc alors ?

JACQUES : La fourmi qui se prend pour l'homme ! Je ne te parle pas de rêve mais de vie. Regarde autour de toi, le monde tout entier est là nous. Ceux qui sont allés mourir nous l'ont laissé pour vivre. Nous avons déjà attendu trop longtemps. Maintenant je veux avec toi, et boire et manger et vivre, tous les deux ! Notre vie a vingt ans mais dans l'ombre de sa mémoire elle en a plus de mille. Et derrière nous l'homme qui s'endort pour mieux se réveiller ! Regarde le soleil qui se couche, peut-être qu'après ce jour il ne se lèvera plus jamais mais qu'importe puisque maintenant je suis là debout, à le regarder droit dans le ciel de sa lumière. Il faut courir, manger, boire, aimer, parler, courir à nouveau, manger encore, et ne jamais cesser d'aimer. Il n'est d'autre choix que le bonheur et même s'il faut le voler aux entrailles de la terre, à tu et à toi, notre salut est dans le don ! Il faut s'aimer, non pas à genoux les mains jointes mais dans la chaleur et l'insomnie. Regarde comme l'oiseau est fragile

et l'océan facile à traverser. Mes mains sont ses deux ailes qui volent dans l'azur. Regarde comme il suffit d'arpenter le bord du chemin les bras ouverts pour voir comme un funambule le monde grouiller comme une fourmilière. Et dans la nuit du ciel ! D'ajê les lumières d'une ville que je ne connais pas ! Non Catherine je ne rêve pas et ne veux plus de rêve. Le rêve était loin de toi lorsque j'espérais te revoir mais aujourd'hui tu es là et je te veux toute entière. Je ne veux plus de rêve, je veux la vie pleine et entière si pleine qu'il n'est plus besoin de rêve, je veux la vivre aujourd'hui, sans attendre demain, maintenant, sans attendre d'être ailleurs, toi et moi, tous les deux

CATHERINE : Alors emmène-moi

JACQUES : Non, je t'envole

CATHERINE : Et me vole avec toi

JACQUES : Sur les ailes du cœur qu'il faut laisser courir

CATHERINE : Hier est le passé, demain à venir

JACQUES : Aujourd'hui

TOUS LES DEUX : Il nous faut devenir

(Ils s'envolent)

CHANSON

Volez volez
Dans le souffle du vent s'envole
Volez volez
Dans le vent vous vous envolerez

Vole vole
L'oiseau rebelle
Porte-toi l'ombre des nuages
Va où ruisselle
Les champs tout bleus des fleurs sauvages
Nectars légers
Odes suaves de l'été

Vole vole
Cheval-léger
Emporte nos éternités
Rieuses claires
Vers le midi de nos envies
Et nous éclaire
Du soleil tout entier de vie

Volez volez
Dans le souffle du vent s'envole
Volez volez
Dans le vent se sont envolés

VI

Le café d'Antoine est l'abandon

Théo, Joseph

Ils boivent des cassis. Il neige

JOSEPH : Théo, est-ce que tu sais pourquoi les anges n'ont pas d'étoile ?

THEO : Non Joseph, je ne sais pas.

JOSEPH : Eh bien les anges n'ont pas d'étoile, parce que les étoiles naissent vivent et meurent, et que les anges les regardent !

THEO : Ah oui ?

JOSEPH : Oui !

THEO : Eh ben !

JOSEPH : C'est comme là !

THEO : Alors !

(Ils trinquent)

JOSEPH : A la tienne Théo !

THEO : A la tienne Joseph !

e, parce que les étoiles naissent vivent et meurent, et que les anges les regardent !

THEO : Ah oui ?

JOSEPH : Oui !

THEO : Eh ben | ä ä ä ä ä ä ä ä ä ä
ä

